

UNESCO  
M/C/012  
ARCHIVES



UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE.

# Le Courrier

JANVIER 1963 (XVI<sup>e</sup> ANNÉE) - FRANCE : 0,70 F. - BELGIQUE : 10 Fr. - SUISSE : 0,80 Fr.



**UN DRAME  
IGNORÉ  
AU CŒUR  
DE L'AFRIQUE**





**PASSÉ, PRÉSENT, AVENIR.** Ce buste à trois têtes qui orne la panse d'un vase de terre cuite découvert au XVIII<sup>e</sup> siècle dans le Nord de la France est parfaitement représentatif de l'art gaulois. Peu soucieux de copier le réel, les artistes gaulois cherchaient à exprimer le rythme et l'invisible, comme dans cette étrange figure — peut-être une divinité de la semaine — qui semble scruter à la fois le passé, le présent et l'avenir.

NUMÉRO 1

Publié en  
8 éditions

FRANÇAISE  
ANGLAISE  
ESPAGNOLE  
RUSSE  
ALLEMANDE  
ARABE  
U.S.A.  
JAPONAISE



**NOTRE COUVERTURE**

Cet enfant africain est l'un des milliers de réfugiés du Rwanda, qui ont dû fuir leur pays. La plupart d'entre eux ont trouvé un refuge dans la province du Kivu (République du Congo), en Ouganda, au Tanganyika et au Burundi. Mais cet exode a provoqué un problème considérable de secours et de réinstallation, que s'efforcent de résoudre le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés et les organisations internationales d'assistance.

Photo UNHCR

Pages

**4 UN MUSÉE DE L'ALPHABET**

L'histoire de l'écriture, facteur décisif du progrès  
par David Diringer

**10 BIBLIOTHÈQUE DE DEMAIN**

Les machines électroniques dans l'univers du livre  
par J. H. Shera

**14 UN DRAME AU CŒUR DE L'AFRIQUE**

La réinstallation de 150 000 réfugiés du Rwanda  
par Stanley J. C. Wright

**20 LES MESURES DE NOTRE PLANÈTE**

Les vaisseaux cosmiques font de nouvelles découvertes  
par L. Samsonenko

**24 GLOBES TERRESTRES DANS L'ESPACE ET A L'ÉCOLE**

**26 L'ART EN LIVRES DE POCHE**

Une nouvelle initiative dans l'édition

**27 L'UNESCO HIER ET DEMAIN**

Un ouvrage de Jean Thomas  
par Jane Albert Hesse

**28 L'ENVERS DU CINÉMA (2)**

La diffusion du film  
par Paul Légglise

**33 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**

**34 LATITUDES ET LONGITUDES**

**Mensuel publié par :**

L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation,  
la Science et la Culture

**Bureaux de la Rédaction :**

Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>, France

**Directeur-Rédacteur en Chef :**

Sandy Koffler

**Rédacteur en Chef adjoint :**

René Caloz

**Secrétaires de rédaction :**

Edition française : Jane Albert Hesse (Paris)

Edition anglaise : Ronald Fenton (Paris)

Edition espagnole : Arturo Despouey (Paris)

Edition russe : Veniamin Matchavariani (Moscou)

Edition allemande : Hans Rieben (Berne)

Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)

Edition japonaise : Shin-ichi Hasegawa (Tokyo)

**Maquettiste :**

Robert Jacquemin

**Ventes et distribution :**

Unesco, place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>.

Belgique : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles.

★

Les articles et documents non-copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention « Reproduit du **Courrier de l'Unesco** », en précisant la date du numéro en question. Deux justificatifs devront être envoyés à la direction du **Courrier**. Les articles signés ne pourront être reproduits qu'avec la signature de leur auteur. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le **Courrier** expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

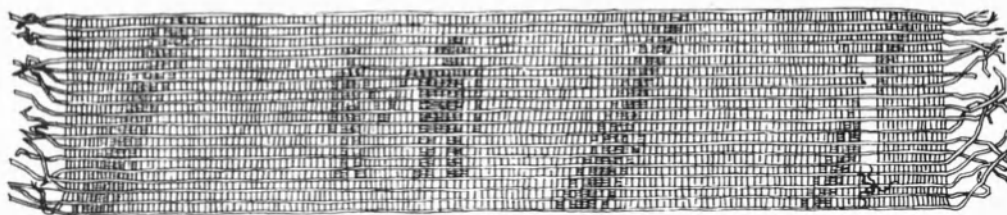
**ABONNEMENT ANNUEL : 7,00 francs français ; 100 fr belges ; 8 fr suisses ; 10/-stg. Envoyer les souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris.**

MC 62-1-176 F

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au nom du Rédacteur en Chef.

# UN MUSÉE DE L'ALPHABET

par David Diringer



L'homme a utilisé toutes les méthodes et toutes les subtilités pour transmettre la pensée : images, symboles et signes arbitraires. L'un des dispositifs symboliques est le « wampum » des Indiens Iroquois d'Amérique du Nord (à gauche). C'est une sorte de large ceinture faite de rangs de coquillages ou de perles, formant des motifs différents selon l'histoire qui doit être consignée. Le système d'écriture le plus commode et le plus souple qu'ait utilisé l'homme est l'alphabet. A droite, un exemple de l'une des premières écritures alphabétique, l'araméen. Cette inscription cananéenne-araméenne est l'une des rares qui nous soient parvenues; elle a été faite entre le IX<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle avant J.C. L'araméen n'avait qu'une importance secondaire quand un ensemble d'états araméens s'étendait de la Mésopotamie à la Syrie Occidentale au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.C. Et cependant, c'est avec le déclin de ces états qu'a commencé la suprématie culturelle de l'araméen, qui devint alors la « lingua franca » du Proche Orient. Pendant plus de mille ans, ce fut la langue vernaculaire des Juifs, et celle de Jésus-Christ et des Apôtres. L'araméen était probablement la langue originale des Évangiles.

L'ÉCRITURE est devenue pour nous chose si naturelle, qu'on imagine mal un monde dans lequel elle serait inconnue. Pourtant l'humanité a vécu, et de loin, la plus longue partie de son histoire sans écriture. Et maintenant que l'enseignement est accessible à tous, il est difficile de concevoir que l'écriture soit demeurée longtemps le privilège d'une minorité.

C'était pourtant le cas, encore assez récemment, et alors que l'homme avait atteint un niveau de culture déjà élevé. Dans quelques grandes civilisations, les prêtres seuls disposaient de l'écriture, et le pouvoir magique qu'elle exerçait sur les ignorants était tel qu'on ne pensait pas qu'elle ait pu être inventée sans l'aide de quelque puissance divine.

Les peuples de l'antiquité avaient pour elle un sentiment si vif de respect mêlé de crainte qu'ils en attribuèrent souvent l'invention à leurs divinités les plus puissantes : les Egyptiens à Thot ou à Isis, les Babyloniens à Nabou, fils de Mardouk et aussi Dieu de la Destinée humaine, les Chinois à Ts'ang Tchien, à la tête de dragon, les Grecs à Hermès et à d'autres Dieux de l'Olympe, les Romains à Mercure. Le Dieu teuton Odin, ou Wotan, fut considéré comme l'inventeur des runes et le Dieu celtique Ogmios, comme celui des Oghams. Les Aztèques croyaient devoir leur écriture à Quetzacoatl et les Indiens à Brahma. Même chez les Juifs, on trouve une tradition selon laquelle Moïse serait l'inventeur de l'écriture hébraïque.

L'histoire de l'écriture à une époque plus récente est assez bien connue ; il n'y a pas si longtemps, et même dans les pays les plus évolués, les gens ne savaient pas lire, ni écrire. Les démocrates et les révolutionnaires reprennent souvent le thème des « masses qui s'éveillent et montent à l'assaut du bastion des privilèges ». En fait, le plus important de ces privilèges étant l'enseignement, si l'on réduit le problème à son élément essentiel, c'est encore de l'écriture qu'il s'agit : la capacité d'écrire, et, bien entendu, celle de lire.

En résumé, parce qu'elle est la clé des sciences et des études, l'écriture est aussi celle de l'élévation sociale et,

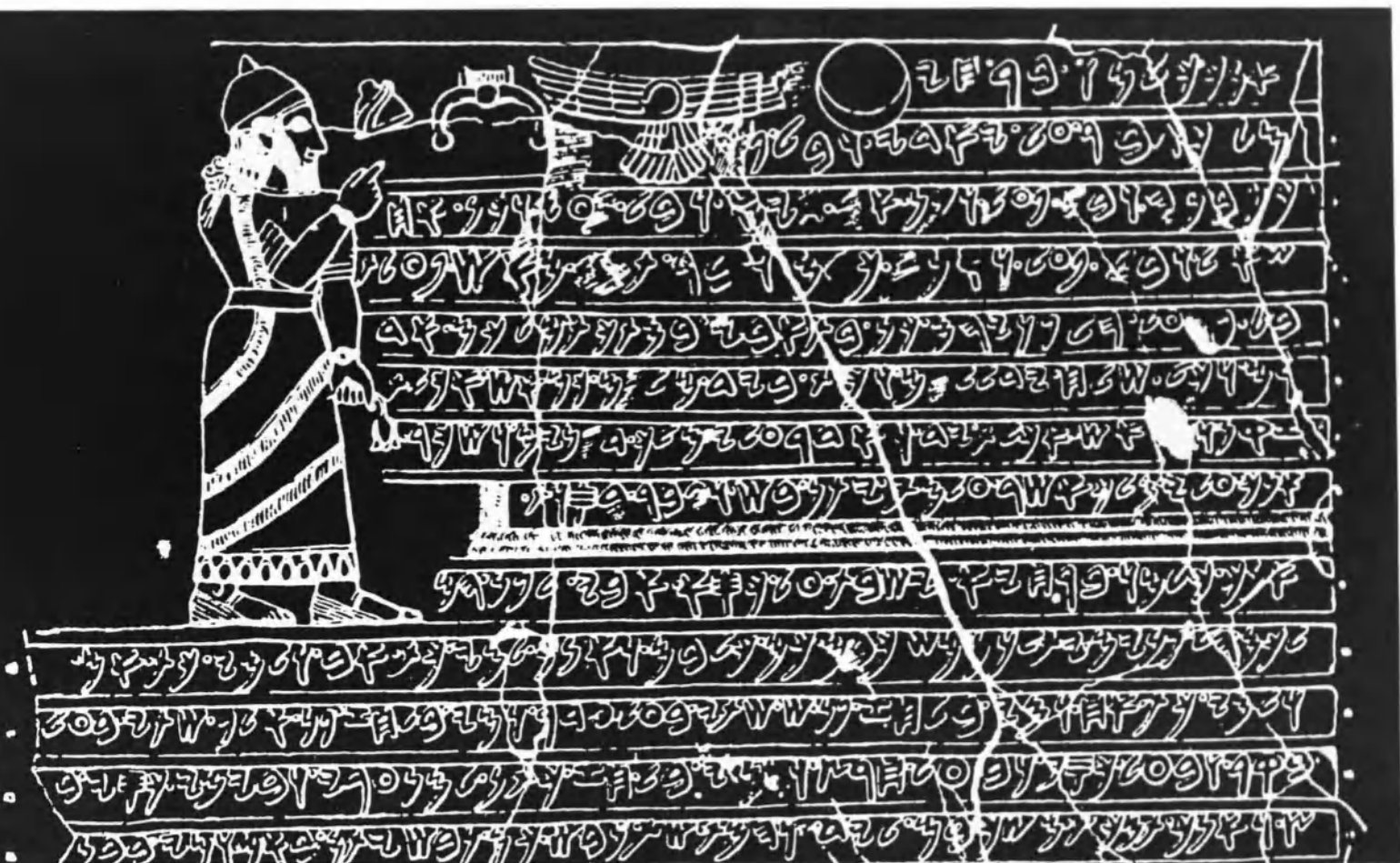
finalement, de la puissance politique. Il ne nous appartient pas de considérer ici le vaste et complexe ensemble de problèmes sociaux, économiques et politiques qui en est résulté depuis quelques siècles. La substance même de l'histoire moderne est constituée par leurs variantes et les tentatives faites pour leur trouver une solution. Citons simplement le plus marquant de ces événements : la révolution française et sa devise de : « Liberté, Égalité, Fraternité », dont l'écho ébranla le monde.

Notre souci sera plutôt de replacer l'écriture dans sa perspective historique, car c'est l'Histoire de l'Écriture qui intéresse le Musée de l'Alphabet, à Cambridge (Angleterre). Le domaine à étudier est vaste. En fait, l'histoire se trouve esquissée par la seule présentation coordonnée des documents rassemblés.

Il s'agit toutefois, non seulement de retracer l'histoire de l'écriture, mais de donner grâce à elle une aperçu de







Photos extraites de "The Alphabet", par David Diringer, publié par Hutchinson, Londres

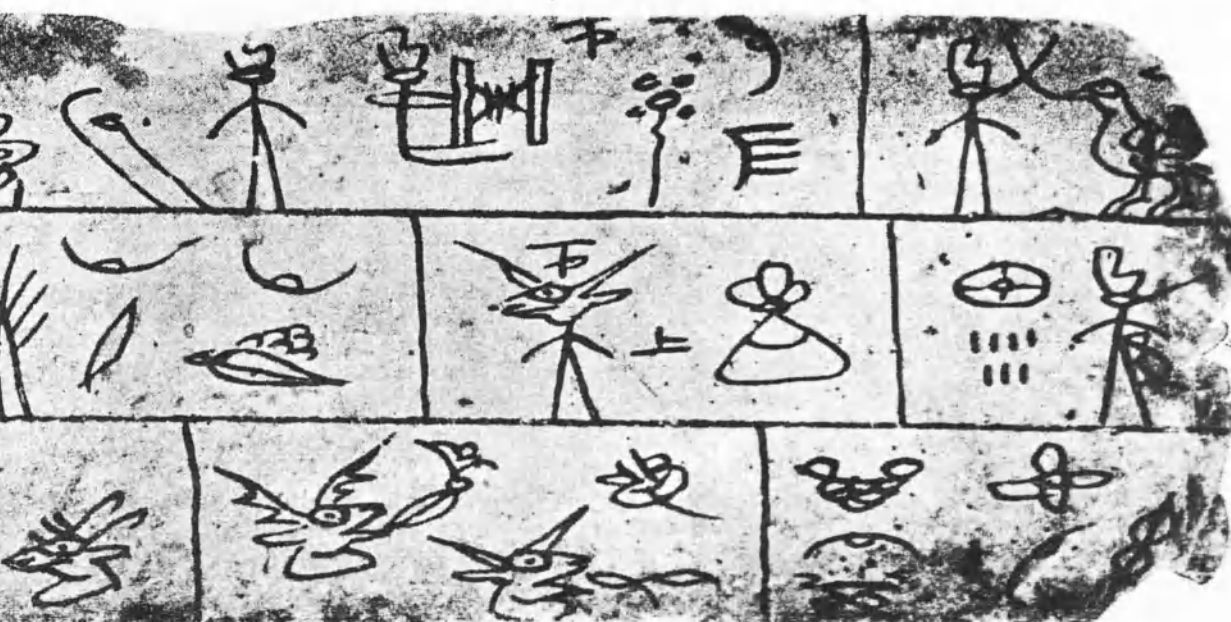
l'évolution sociale et spirituelle de l'homme, car, dans sa forme alphabétique, l'écriture est sans doute l'instrument le plus efficace dont l'homme se soit servi pour s'arracher plus ou moins à sa condition tribale.

L'alphabet occupe, en effet, une place de choix dans cette vaste perspective historique, et si l'on s'étonne souvent de ce que l'écriture alphabétique soit distinguée de l'écriture, c'est qu'on a eu tendance à les confondre pendant très longtemps. En réalité, l'Alphabet fut inventé vers le XVIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., longtemps après l'apparition de l'écriture. Dans cet article, nous ne pouvons qu'attirer l'attention sur un ou deux des aspects les plus importants du système alphabétique. Son grand mérite, qu'il doit à son principe phonétique, est d'avoir simplifié l'écriture en réduisant le nombre des symboles ou lettres (ce nombre se situe en général entre 25 et 45). On lui doit donc d'avoir facilité la tâche des maîtres et des élè-

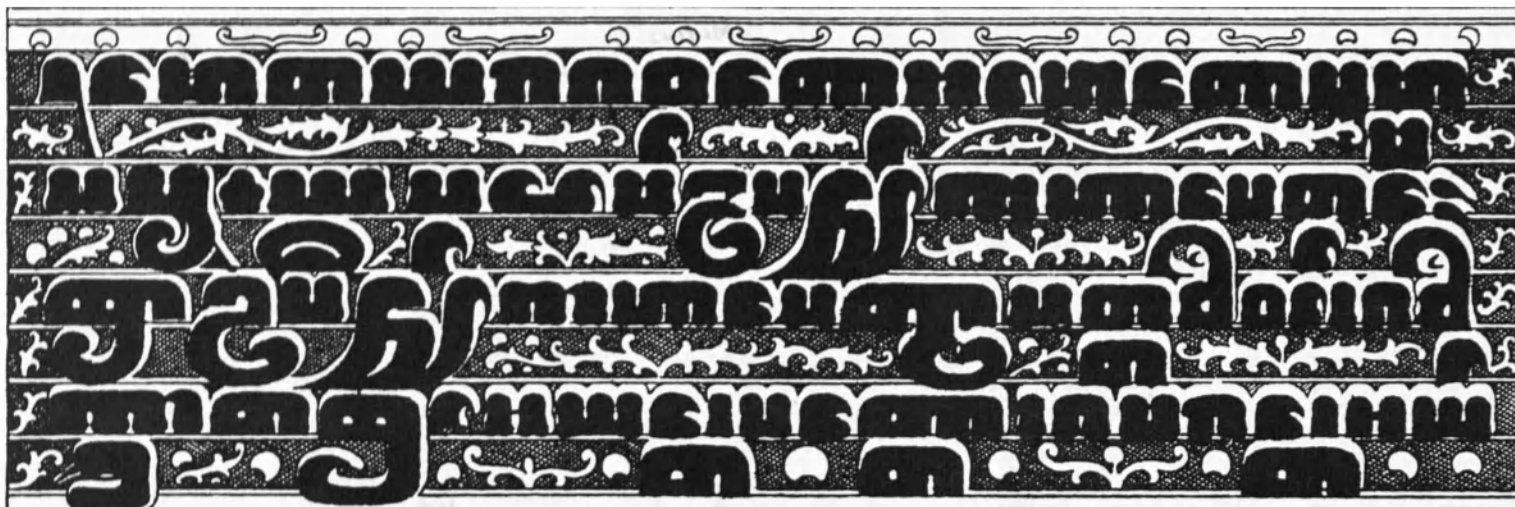
ves — ce qui constitue déjà un inestimable progrès — et d'avoir ainsi permis la vulgarisation de l'enseignement, si nécessaire à une vraie démocratie. Sa facilité d'adaptation est encore un autre de ses mérites, et non le moindre. Il est utilisé pour presque toutes les langues importantes du monde et les Chinois eux-mêmes viennent de l'adopter officiellement.

Nous'avons maintenant quelque idée de l'étendue et de l'importance du rôle que joue l'Alphabet. Méditant sur le progrès humain, de grands penseurs, tels que Kant, Mirabeau, Carlyle ont considéré l'invention de l'écriture comme le véritable début de la civilisation. Ils écrivaient en un temps où les avantages du système alphabétique étaient déjà largement connus, mais, de nos jours, un savant américain, H. Breasted, porte un jugement encore

SUITE PAGE 6



Dans l'histoire de l'écriture, il y a eu divers systèmes scripturaires dits idéographiques, d'où est issue une forme de peinture écrite. Quelques-uns ont disparu ; l'un de ceux que l'on connaît était utilisé par les Na-khi, population qui a gardé une existence indépendante en Chine jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nul ne sait quand ni comment il naquit, mais on croit qu'il a été créé par les tombas, c'est-à-dire les médécins. A gauche, la première page d'un manuscrit Na-khi.



Photos extraites de "The Alphabet" de David Diringer, publié par Hutchinson, Londres.

**ALPHABET « CARRÉ ».** Le pâli est la langue dans laquelle est écrite la littérature bouddhique sacrée. Orale à l'origine, cette littérature a commencé à recevoir une forme écrite 5 siècles avant J.-C. Les caractères employés pour écrire ces livres ne sont pas facilement lisibles. Les lettres étaient peintes avec une large brosse et larges en conséquence. Toutes les lignes verticales sont fortement épaissies, alors que les traits horizontaux sont réduits à des accessoires. Ci-dessus, écriture pâli du livre bouddhiste sacré « Kammuwa ».

## Un arbre à 350 branches

plus catégorique : à son avis, l'écriture a plus contribué au progrès de l'humanité que n'importe quelle découverte intellectuelle.

Aujourd'hui, l'écriture — et par écriture, nous entendons aussi ses dérivés, tels que l'imprimerie — est partie intégrante de notre civilisation. Elle en est la trame, et pourtant nous en sommes à peine conscients. Ne serait-ce que comme dépositaire de notre patrimoine intellectuel, elle joue un rôle prépondérant et pourtant étrangement effacé, non seulement dans l'enseignement, mais dans l'évolution scientifique et technologique, dans le domaine aussi vaste que varié du gouvernement et de l'administration, dans le gigantesque et complexe dispositif qui doit protéger et améliorer le bien-être d'immenses populations.

Nous ne devons pas oublier non plus, qu'à ce titre, en assurant la permanence et la transmission intégrale de notre acquis, l'écriture est la base sur laquelle s'édifient nos connaissances, de génération en génération.

**E**t pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, l'histoire de l'écriture fait, dans les études historiques, figure de parente pauvre. Elle n'est inscrite ni dans les programmes des universités, ni dans ceux des écoles secondaires. Elle n'a pas attiré l'attention des grandes fondations internationales qui apportent pourtant une aide précieuse à tant de recherches.

Aucun musée important n'a jugé nécessaire d'organiser une exposition pour retracer dans son ensemble l'histoire de l'écriture. Pourtant toutes les disciplines savantes ont quelque rapport avec l'écriture, et quelquefois sur des points importants. Elle est la matière même de deux branches importantes de la recherche scientifique : l'épigraphie (déchiffrement et interprétation des inscriptions anciennes) et la paléographie (déchiffrement et interprétation des textes écrits sur des supports fragiles, tels que le parchemin, le papyrus, le papier, la toile, la cire).

L'épigraphie a révolutionné notre connaissance du monde antique, et nous a permis de redécouvrir et de reconstituer des civilisations entières. La paléographie a joué un rôle très important dans l'étude de l'histoire ancienne et médiévale, dans la philologie, dans l'interprétation des textes, etc. De plus, l'égyptologie, l'assyriologie, l'anthropologie, l'ethnologie, la sinologie, l'indologie et beaucoup d'autres branches de la science reposent sur divers chapitres de l'histoire de l'écriture.

Nous sommes donc ici en présence de quelque chose de très important et, en même temps, d'insaisissable. Comme

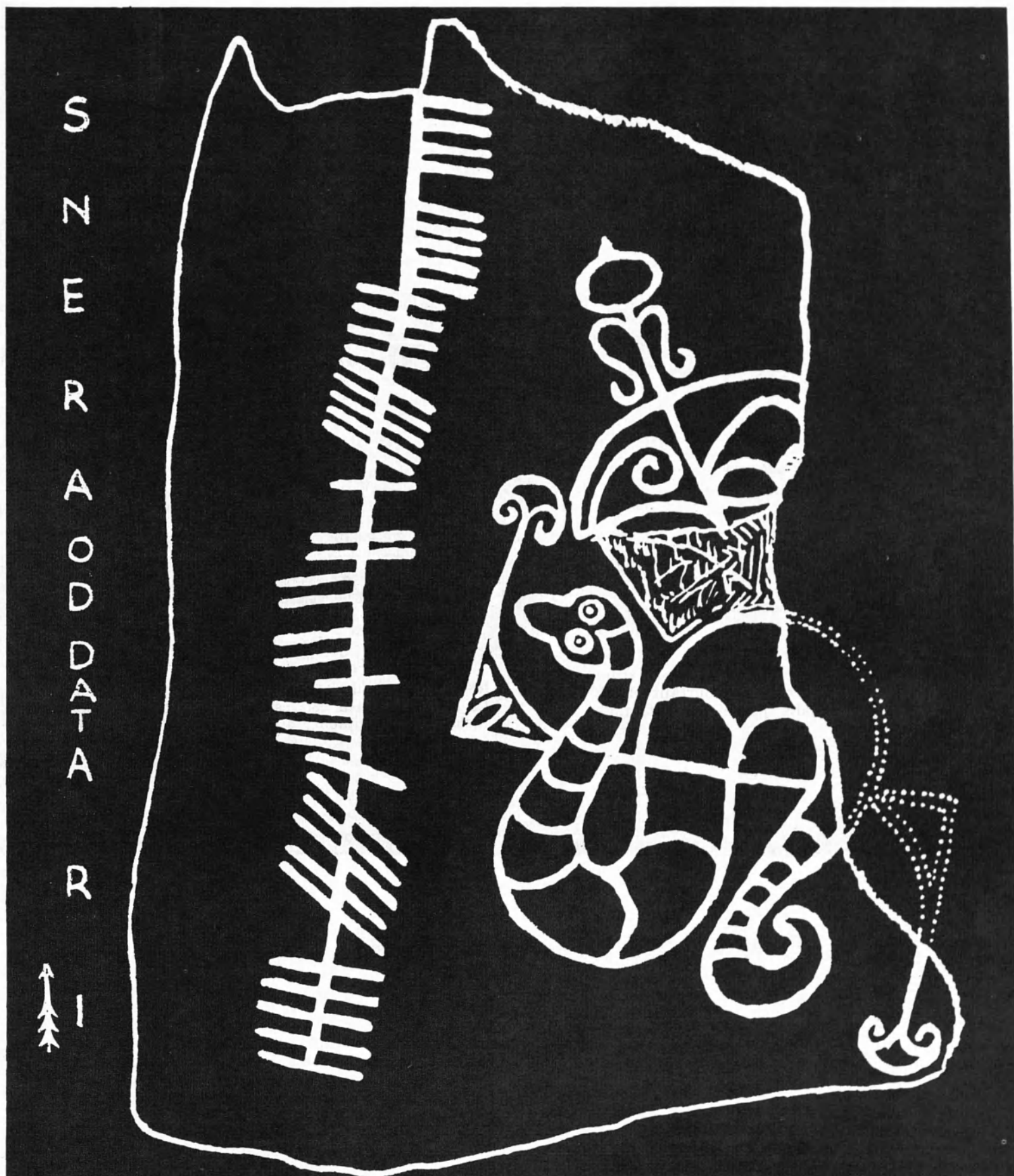
la lumière du soleil, et l'air que nous respirons, il s'agit d'un de ces phénomènes si banaux, si ordinaires, et qui vont tellement de soi que l'on ne se demande plus guère d'où ils viennent. C'est pour remédier à cet état de choses, ou plutôt, pour tenter d'y remédier, que le Musée et le Centre d'Etude de l'Alphabet ont été fondés.

Le musée fut inauguré officiellement par Sir James Pitam, M.A., M.P., le 8 juin 1959. L'auteur y a rassemblé les moissons d'un grand nombre d'années de recherches. Le bâtiment lui-même est modeste, construit derrière sa résidence personnelle, à Cambridge. Pourtant il offre, à son humble avis, la documentation la plus complète qu'on n'ait jamais tenté de constituer jusqu'ici dans ce domaine. En tant que panorama de l'histoire de l'écriture, elle est, je le crois, unique en son genre.

Sa vaste collection comprend des inscriptions originales sur pierre ou sur argile, des moulages, des manuscrits originaux et de nombreuses photographies de manuscrits, des diagrammes, des cartes et des diapositives. Ces documents proviennent de toutes les contrées du monde, depuis le nord-est de la Sibérie, en passant par l'Afrique centrale jusqu'au Pérou, depuis les îles de l'océan Pacifique, en passant par l'Indonésie, l'Asie centrale, l'Inde, l'Europe jusqu'en Amérique du Nord. Toutes les périodes de l'histoire y sont représentées, ainsi que la préhistoire.

Chaque spécialiste y trouvera des matériaux relatifs à la civilisation qui l'intéresse plus particulièrement ; notamment sous les aspects suivants : pour l'Europe occidentale, l'évolution des alphabets grec et romain, illustrée par une documentation particulièrement riche. Pour l'Europe orientale, l'évolution des alphabets cyrilliques et leur adaptation à la translittération de dizaines d'autres alphabets, notamment finnois, turc et iranien. Pour l'Extrême-Orient, l'évolution des caractères chinois, japonais, coréens, mongols et autres. Pour l'Inde et l'Indonésie, les nombreuses graphies indiennes et les graphies apparentées. Pour l'Islam, l'origine et l'évolution des nombreuses écritures arabes. Pour l'étude de l'ancien testament, l'évolution des caractères hébraïques (notations anciennes et hébreu carré). Enfin, pour l'Afrique centrale, les signes à valeur mnémotechnique et l'adaptation de l'alphabet latin à des langues qui en sont fort éloignées.

**I**l est singulièrement utile de voir ces nombreux alphabets s'ordonner dans un tableau d'ensemble de l'évolution de l'écriture. On retrouve ici, rassem-

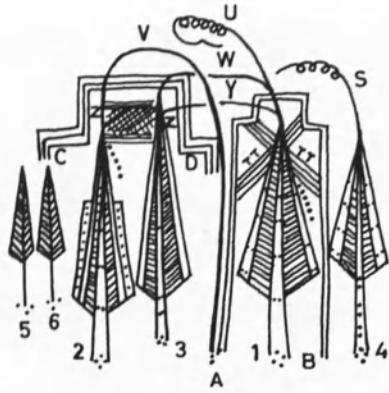


**ALPHABET**  
**“LINÉAIRE”**

Le mot gaélique « ogham » est appliqué à une forme ancienne de narration cryptique et d'alphabet particulier à la population celtique des Iles Britanniques, surtout de l'Irlande mais aussi du pays de Galles, de l'île de Man et de l'Écosse. Cet alphabet, dont l'origine est inconnue comprend 20 lettres représentées par groupes de un à cinq traits droits ou diagonaux en travers ou au bord d'une ligne. Ci-dessus, un ogham Pict trouvé près de Aberdeen, en Écosse. On voit à gauche l'alphabet romain équivalent aux lettres ogham. Le texte, qui se lit de bas en haut n'a pas été traduit. Les ogham Pict sont souvent accompagnés de symboles picturaux — animaux, oiseaux, poissons, dessins géométriques qui peuvent représenter des blasons peints, comme celui que l'on voit ici.

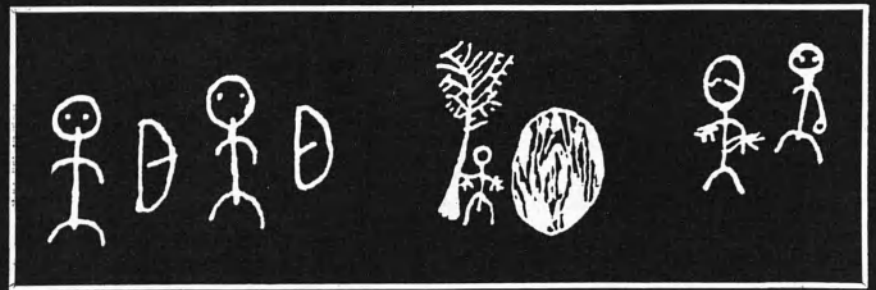


## LAMENTATION DE LA JEUNE SIBÉRIENNE



L'étrange diagramme de gauche est l'histoire du chagrin d'amour d'une jeune Sibérienne, rapportée en écriture idéographique (les symboles représentent des idées) des Yukaghirs du nord-est de la Sibérie. « Je suis seule à la maison » dit le texte « tu m'as laissée et tu es parti (pour la Russie). Tu aimes une fille russe, tu l'as épousée, mais votre mariage est malheureux malgré les enfants qui vous sont nés. Je resterai triste et je t'aimerai toujours, bien qu'il y ait un autre homme qui m'aime. » Les symboles en forme de parapluie numérotés de 1 à 6 indiquent les **personnes**. Les lignes pointillées sur le haut de 1 et 2 indiquent les queues de cochons, autrement dit les femmes; 2, porte une chemise plus large dans le haut que le N° 1 : c'est une Russe. N° 1 est dans une **maison**, montré par les lignes A-B; l'autre fille vit **au loin** (c'est-à-dire en Russie), comme il est indiqué par la « maison » C-D, dont on ne peut voir que le toit. L'homme indiqué par le N° 3 est le **mari** du N° 2 (ils vivent sous le même toit), mais ils ne sont pas **heureux en mariage** (ce qui est indiqué par les lignes croisées Z-Z) bien qu'ils aient des **enfants** (5 et 6). Notre héroïne (N° 1) **aime passionnément** (lignes W-Y) l'homme N° 3, cet amour est **rompu** (ligne V coupant les lignes W et Y) par la femme de son amant; notre jeune fille **continue** à aimer celui-ci (ligne U) bien qu'elle soit elle-même **aimée** (ligne S) par un autre Yukaghir, N° 4. Sa tristesse est indiquée par les lignes en croix TT-TT.

**PROVERBES DES EWES.** A droite, proverbes symboliques des Ewes de l'Afrique Occidentale. De gauche à droite (1) Deux adversaires avec des arcs et des flèches — « deux ennemis ne peuvent tenir le champ — l'un doit se rendre. » (2) L'homme entre le monde (représenté par une noix) et un arbre, ce qui signifie : « le monde est un baobab » — « le monde ne peut être courbé, entouré, changé, transformé » (3) Le symbole Ewe pour « Je » : l'homme s'indiquant lui-même ou tenant sa main sur sa poitrine.



## L'ÉCRITURE ET S

**LE PLUS VIEIL « ABC » OCCIDENTAL.** Sur le haut de cette tablette trouvée à Marsiliana d'Albenga, Toscane, Italie, sont inscrites les 26 lettres de l'alphabet étrusque. Elle date probablement de la fin du 8<sup>e</sup> ou du début du 7<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et constitue le plus vieil alphabet occidental existant.

## Les alphabets meurent aussi

blé et disposé scientifiquement, ce que l'on a pu voir, peut-être sous une forme plus pittoresque, dans les expositions des grandes universités dans les musées publics.

Dès son entrée dans le musée, le visiteur sera frappé par la vue d'un diagramme en couleur tracé sur le mur. Il s'agit de « l'arbre de l'Alphabet » dont les nombreuses branches représentent quelques 350 alphabets, et indiquent les rapports qui existent entre eux, d'après les recherches les plus récentes.

On sera surpris de constater que certains alphabets, géographiquement fort éloignés l'un de l'autre, se révèlent en réalité très proches. Les feuilles vertes représentent les nombreux alphabets encore utilisés aujourd'hui, et les feuilles brunes ceux qui sont pratiquement morts. Les alphabets qui ne sont utilisés qu'à des fins rituelles ou religieuses, et échappent ainsi à la lutte pour la vie (étant assurés de survivre au moins aussi longtemps que les fidèles du culte considéré), sont représentés par des feuilles moitié brunes, moitié vertes. On peut citer, par exemple, les alphabets coptes et samaritains. Les alphabets gallois, irlandais, et mannois y sont représentés de la même façon, ainsi que d'autres qui ne sont que par-

tiellement utilisés. L'arbre met en évidence un fait intéressant et surprenant : tous les alphabets, y compris ceux qui sont géographiquement distants et ceux qui sont disparus depuis longtemps, ont probablement un ancêtre commun : l'alphabet du sémitique septentrional.

Ce diagramme vise aussi à montrer comment l'écriture est née à la fois du besoin profond de compréhension mutuelle et de l'esprit d'entreprise. Des moyens très primitifs de communication ont surgi ici et là dans le monde, puis ont progressivement évolué au fur et à mesure que se sont développés les besoins de relations sociales et commerciales, d'expression mystique et spirituelle, les exigences des superstitions, de la magie et des religions d'essence supérieure, et enfin les pressions économiques.

Là où le terrain était favorable, des systèmes plus perfectionnés d'écriture se développèrent. Ils sont représentés par des arbres plus petits placés de chaque côté de l'arbre principal. Ce sont les systèmes non-alphabétiques (connus scientifiquement sous le terme « analytiques », mais généralement appelés à tort « idéographiques ») des Egyptiens de l'Antiquité, des peuples de la Mésopotamie, des Hittites, des Crétois, des Chinois, des Mayas, des Aztèques, etc. Les





■ Quelles sont les œuvres de Halldor K. Laxness, Prix Nobel ?

■ Quelles sont les langues vernaculaires au Togo et au Dahomey ?

■ J'ai 15 ans. Quels sont les livres à ma portée, sur les sciences de l'espace ?

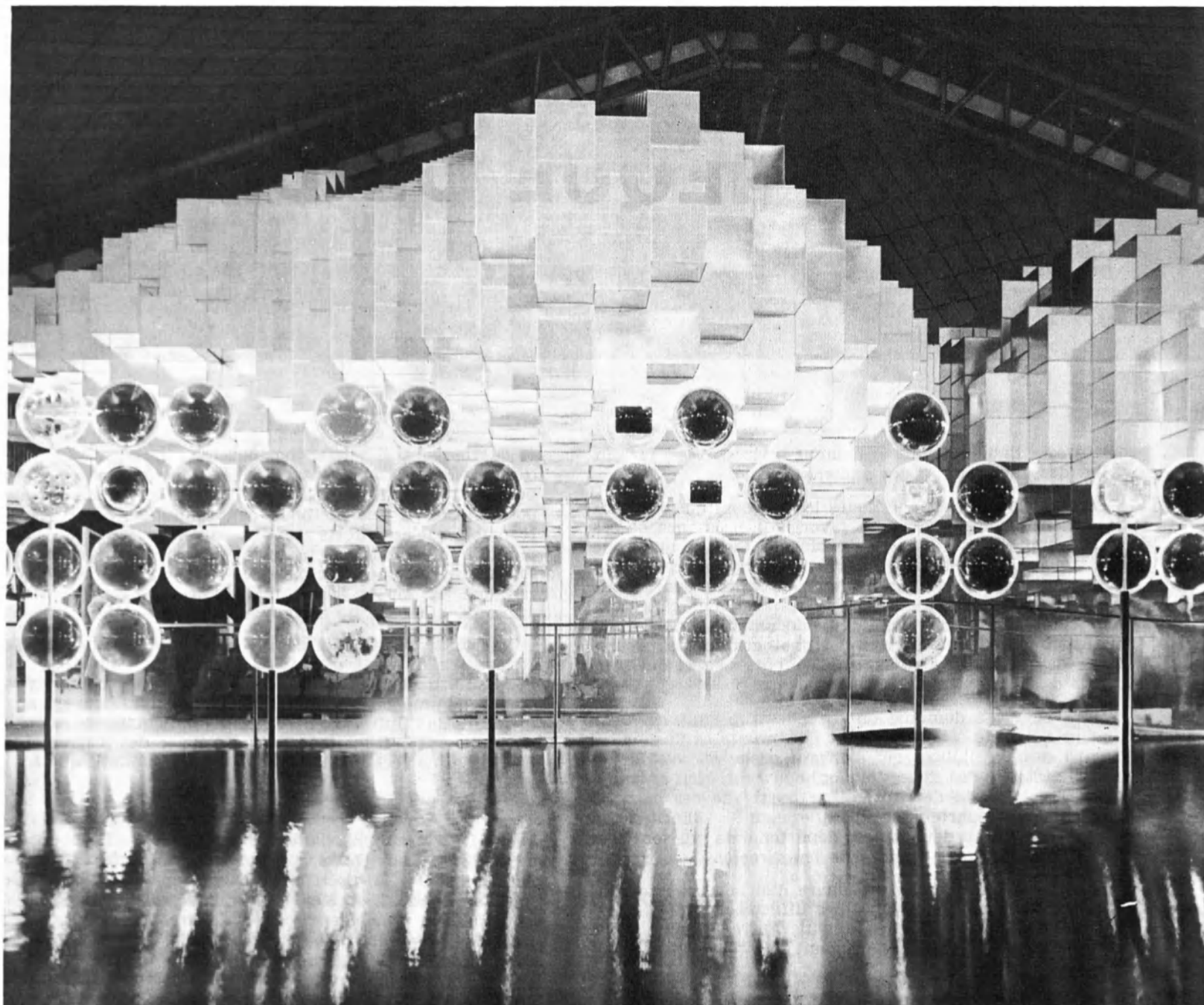
■ Quel est le texte du IV<sup>e</sup> sonnet des Poésies latines et anglaises de Milton ?

Quelle sera la bibliothèque de demain ? Les visiteurs de l'exposition « Bibliothèque 21 », à la Foire de Seattle (États-Unis) ont pu s'en rendre compte. Le secret de sa métamorphose tiendra à l'emploi des machines électroniques et aux méthodes révolutionnaires d'automatisation appliquées aux archives, aux catalogues et à la communication du savoir aux usagers. Les visiteurs ont pu voir comment des machines électroniques spécialement « alimentées » pouvaient d'ores et déjà (à droite) fournir sur-le-champ des renseignements sur différents pays,

## La Machine répond...

citer des morceaux choisis des grandes œuvres de la littérature mondiale, des extraits d'ouvrages philosophiques et scientifiques, et offrir des fiches bibliographiques adaptées à l'âge, à la formation et à la curiosité de chacun dans tous les domaines, des beaux arts aux sciences de l'espace. Les sphères transparentes, ci-dessous, relatent l'histoire de l'information par le truchement de représentations à trois dimensions : peinture rupestre, évolution de l'écriture, fabrication du papier, invention de l'imprimerie, du télescope et des moyens modernes d'information.

Photo Pan American





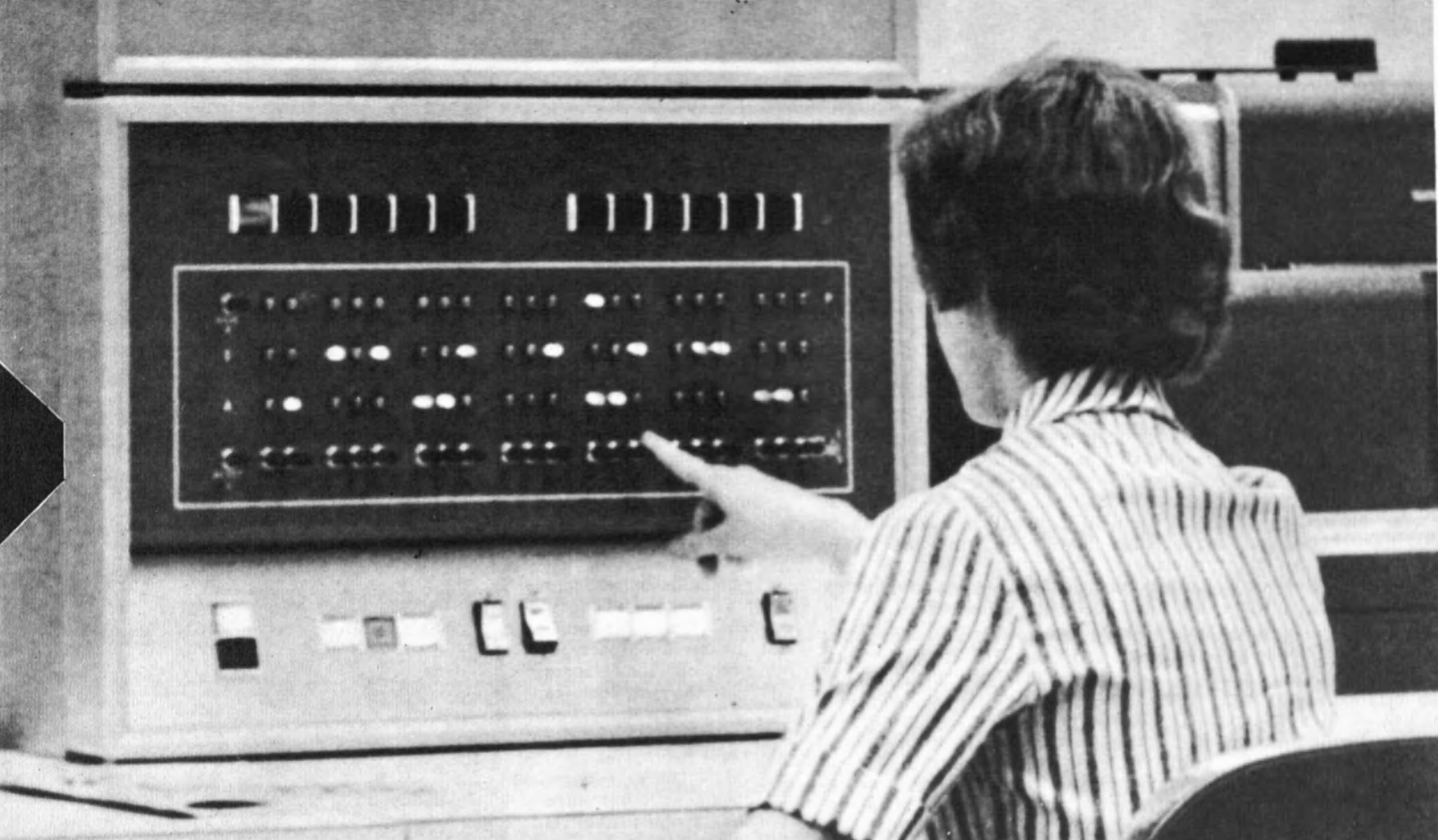


Photo Western Reserve University, Cleveland, Etats-Unis.

# BIBLIOTHÈQUE DE DEMAIN

par J. H. Shera

**A**u cours de la longue bataille qu'il a livrée pour sortir de l'état sauvage, l'homme a accumulé une somme de connaissances et d'idées qui faciliteraient singulièrement notre recherche d'une vie meilleure si nous pouvions seulement en retrouver la trace. Malheureusement, nous ne disposons pas encore de moyens efficaces pour exploiter les archives du savoir humain, et il nous faut sans cesse redécouvrir ce que d'autres, avant nous, connaissaient déjà.

L'homme a dû, plusieurs fois au cours de son histoire, réinventer la roue. Pis encore, il a probablement cherché à mettre au point la roue carrée, sans savoir — et même sans se douter — que son principe en avait été abandonné depuis longtemps. Certes, il est inévitable que les recherches entraînent un certain gaspillage, et peut-être est-il même souhaitable. Mais, contrairement à la croyance populaire, l'ignorance n'est pas le propre de l'homme heureux et ce que nous ignorons peut faire notre malheur.

Dès 1937, Frederik F. Keppel, alors président de la Carnegie Corporation de New York, tentait d'imaginer par quels moyens l'homme pourrait puiser dans l'histoire de l'aventure humaine. Il songeait à ce que seraient les bibliothèques de 1958 et il faisait dire à un archiviste imaginaire :

« Je rougis en pensant que, pendant des années, nous avons vu les machines comptables jongler avec les feuilles de paye et les relevés bancaires, sans nous rendre compte qu'elles pourraient, une fois modifiées, manipuler nos fiches de bibliothèques avec la même dextérité. La compilation des catalogues est devenue un art entièrement nouveau ; l'index moderne n'est plus un appendice relié à la fin de l'ouvrage, mais un ensemble de fiches ; et, telles que nous les employons maintenant,

les vieilles machines Hollerith à cartes perforées peuvent trier et photographier, par le simple réglage d'un cadran, tout ce que nous leur confions. Nous autres, bibliothécaires, devons nous tenir au courant de toutes ces applications de la science, et je dois dire que nous y passons une bonne partie du temps. »

L'exactitude quasi-surnaturelle du processus imaginé par Keppel a été démontrée aux visiteurs du stand *Bibliothèque 21* à l'Exposition mondiale organisée à Seattle, dans l'Etat de Washington. Sur les bords du Puget Sound, des archivistes, aidés de techniciens, utilisaient une calculatrice à transistors pour donner au visiteur curieux des fiches bibliographiques choisies en fonction de sa formation, de son âge et de ses connaissances linguistiques. La calculatrice garde aussi « en mémoire » des morceaux choisis des *Grandes Œuvres de la Littérature Occidentale* pour fournir des citations d'auteurs classiques.

En fait, le stand de Seattle était bien moins spectaculaire que l'évolution réellement intervenue pendant un quart de siècle, depuis la déclaration prophétique de Keppel. L'importance des innovations ne doit pas se mesurer seulement à la mise au point des machines, car l'automatisation n'est que l'expression concrète de la révolution intellectuelle que traverse actuellement la technique de documentation.

La phrase la plus frappante de Keppel n'est pas celle où il décrit des appareils imaginaires, mais quand il affirme que « la compilation des catalogues est devenue un art entièrement nouveau ». Keppel aurait pu ajouter que celui-ci repose sur les relations sémantiques entre les idées, les concepts, ou les mots et — à titre purement fortuit — sur les progrès accomplis dans le tracé des circuits électroniques.

# Les distributeurs du savoir

Il ne faut pas sous-estimer l'importance des moyens mécaniques, car la machine a joué un rôle fondamental en réorientant les recherches des bibliothécaires et en faisant apparaître sous un jour nouveau les processus intellectuels que requièrent la conservation et l'utilisation efficace des connaissances accumulées. Mais la machine reste un instrument, et ce caractère n'est nulle part aussi évident que dans l'analyse documentaire.

Traditionnellement, les procédés et les méthodes en usage dans les bibliothèques découlent d'hypothèses spécifiques intéressant la nature des ouvrages et la forme de leur utilisation. Des classifications comme celles de Dewey, de la Bibliothèque du Congrès, ou de l'Institut de Bruxelles reposent sur l'idée implicite que les livres ressemblent à des spécimens biologiques qu'on peut organiser selon une hiérarchie de genres et d'espèces, d'après les caractères de leur contenu intellectuel.

De même, les mentions portées dans les fichiers pour résumer les sujets traités sont censées donner au lecteur une description claire du contenu des ouvrages, selon une terminologie qu'il associera à l'objet de ses recherches. Comme les classifications généralement adoptées par les bibliothèques et les catalogues méthodiques ont donné des résultats relativement bons (parfois même au-delà de toute espérance), les bibliothécaires ne se sont guère préoccupés d'analyser plus avant la théorie, pourtant fondamentale, de la constitution et de l'utilisation des ressources documentaires.

Il en a été ainsi jusqu'au moment où, peu après 1950, la documentation a proliféré de façon si soudaine que les instruments classiques dont disposaient les bibliothèques et la recherche bibliographique se sont révélés insuffisants. En même temps que s'accroissait la charge imposée aux services de documentation, d'autres secteurs de l'effort humain s'automatisaient. On vit alors les bibliothécaires s'adresser à la machine, en désespoir de cause, pour y trouver le salut. Deux inventions du début du vingtième siècle, la machine Hollerith à cartes perforées et la micro-photographie ou le microfilm semblaient promettre le plus ; les essais se multiplièrent en vue de les adapter, sous des formes diverses, à la constitution et à l'utilisation des ressources documentaires. La bande magnétique vint s'ajouter à l'arsenal de la bibliothèque automatique.

Pourtant, en dépit de l'ingéniosité mécanique de certaines machines — réelles ou imaginaires — les résultats ne répondirent pas à ce qu'on attendait, car leurs opérations n'ont pas été conçues en fonction du processus intellectuel qui se déroule dans l'esprit du lecteur au moment où il consulte un fichier.

Ce reproche n'implique aucune condamnation. Malgré leur caractère illogique, certains de ces essais ont marqué une étape nécessaire des progrès humains dans la recherche de meilleures méthodes documentaires.

D'ailleurs, l'automatique a déjà fait la preuve, plus peut-être qu'on ne le pense généralement, de son efficacité pour faciliter certaines opérations en matière de bibliographie et d'indexage. L'élaboration des tables de concordance, autrefois considérée comme l'œuvre de toute une vie, peut se faire maintenant en quelques mois, grâce aux fiches perforées ou à la bande magnétique. Certaines bibliothèques utilisent un équipement similaire pour reproduire des catalogues et des bibliographies spécialisées qui augmentent l'intérêt de leurs collections.

La machine à écrire à bande perforée peut atteindre une vitesse d'impression de plus de six cents pages à l'heure et offre, par là même, aux bibliothèques et aux services bibliographiques des perspectives d'amélioration qui ne sont encore qu'entrevoies.

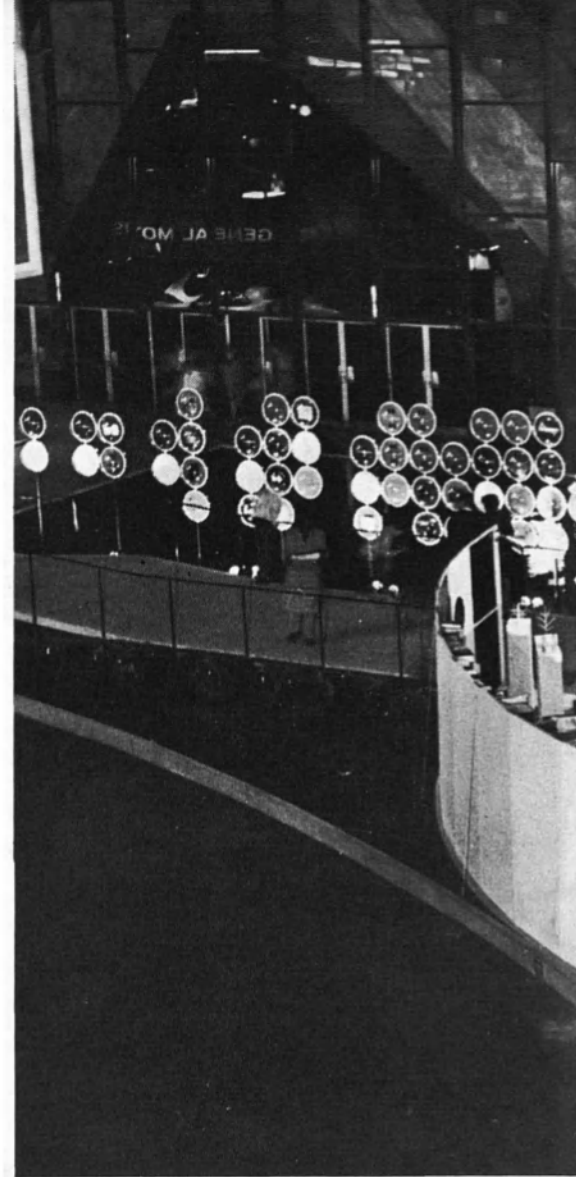
Les techniques mises au point à la Western Reserve University pour établir les fiches et les résumés ont été intégralement automatisées grâce à l'emploi de machines.

Avant même la seconde guerre mondiale, et sans aller jusqu'à adopter ces perfectionnements, les bibliothèques avaient commencé à automatiser en partie leurs opérations courantes, notamment pour les acquisitions et pour les relevés d'ouvrages en lecture.

Nous devons nous souvenir que quelques dizaines

## PERMANENCE DU LIVRE.

La « Bibliothèque de l'Avenir » (vue générale ci-dessous), conçue par l'Association des Bibliothèques américaines, garde au livre la place fondamentale qui lui est due. Car les livres et la documentation imprimée demeureront la base de toute éducation. Cette bibliothèque est un prototype, cinq ou six grandes bibliothèques de ce genre existeront en Amérique au cours des 100 prochaines années. Leurs services communiqueront entre eux, si bien que les documents et les ouvrages importants ou rares seront accessibles à tous les usagers, quel que soit leur lieu de résidence.



d'années seulement ont passé depuis le temps où, avant que ne se généralise l'emploi de la machine à écrire, les écoles de formation de bibliothécaires dispensaient un cours de calligraphie spécial.

Dans un monde transformé par l'automatique, comment se présentera la bibliothèque de l'avenir ? De toute évidence, les applications de cette science au domaine de la documentation sont si nouvelles et si mal connues que tout pronostic serait dangereux. On peut cependant dire en toute sécurité que les machines électroniques, dans la mesure où elles imitent le processus mental de l'homme, doivent nous permettre d'analyser sous un jour nouveau les cheminements de l'intellect et de mieux comprendre comment un être humain recherche, acquiert ou utilise ses connaissances.

On est en outre fondé à penser que ces machines ne se substitueront guère plus aux bibliothécaires que les calculatrices n'ont remplacé les mathématiciens. Au contraire, elles leur donneront le moyen de rendre de meilleurs services, tout en leur faisant mieux comprendre et mieux apprécier le rôle qu'ils jouent dans la société.

Enfin, on peut affirmer avec quelque confiance que le livre est loin d'être un instrument dépassé. Certes, les recherches techniques tendront de plus en plus à réduire son format, car on ne peut nier que, pour la conservation des archives, le livre ait des inconvénients marqués sous sa présentation classique. Mais, pour l'utilisateur, il est si merveilleusement adapté à ses fins que l'homme n'a pu en améliorer le principe depuis que le codex de parchemin a remplacé le rouleau de papyrus. Le livre subsistera et l'architecture des bibliothèques n'est pas près d'abandonner les tracés qui permettent le classement méthodique des ouvrages.

Pour ceux dont la tête tourne sous la griserie de l'innovation technique, la bibliothèque de l'avenir devient aisément une fantasmagorie illuminée par les éclairs des lampes-témoins, animée par des rubans défilant à une cadence accélérée et par le crépitement des télétypes. De toute évidence, les progrès rapides des transmissions en fac-similé, de l'identification mécanique des caractères, de l'intégration des données numériques et des communications mondiales marqueront de leur empreinte la recherche bibliographique.





Photo Seattle World's Fair

Il n'est donc pas inconcevable que la bibliothèque de l'avenir comporte toute une variété de mécanismes et de procédés électroniques qui paraîtraient aujourd'hui déplacés à nombre d'utilisateurs.

Pourtant, le trait le plus frappant de la bibliothèque de demain ne sera pas tant son aspect matériel que l'activité intellectuelle qui s'y déploiera, dans des conditions inégalées depuis la grande bibliothèque créée par les Ptolémées à Alexandrie, sur le delta du Nil.

Ainsi, la bibliothèque de l'avenir devra être un véritable centre de documentation, rassemblant sous diverses formes graphiques des connaissances susceptibles d'être utilisées jusqu'à la limite des ressources par un corps d'humanistes formés aussi bien aux disciplines classiques de l'Université qu'à la nouvelle science de la documentation, et connaissant à fond leur nouvelle profession.

Cette conception n'est nouvelle qu'en ce qu'elle souligne le rôle du bibliothécaire en tant qu'homme d'étude, et à cause de l'importance qu'elle donne aux instruments inventés par la science moderne pour faciliter ses recherches. Mais, avant que ces instruments puissent être conçus et mis au point, avant que la configuration intellectuelle et fonctionnelle de la bibliothèque de l'avenir puisse être trouvée et définie, les aspects physiques et psychologiques de la recherche documentaire devront faire l'objet d'analyses nombreuses.

Quelle que soit l'ampleur des aménagements apportés au tracé des bibliothèques à la suite de ces recherches, elles subsisteront en tant que service public, même si leur conception doit, ici encore, faire l'objet de modifications spectaculaires et si, au lieu d'être des installations de caractère passif, elles vont au devant des désirs du lecteur sans attendre son intervention.

A cet égard, les moyens modernes de communication peuvent jouer un rôle très important, non seulement en fournissant sous diverses formes nouvelles les données requises, mais aussi en assurant la coordination des bibliothèques et en forgeant les liens de plus en plus étroits qui permettront un jour de mettre toutes les

ressources intellectuelles d'un pays à la disposition de l'utilisateur, où qu'il se trouve.

Par son architecture, la bibliothèque de demain sera fonctionnelle plutôt que monumentale ; elle suivra un tracé susceptible de modification rapide et économique, en prévision d'un vieillissement accéléré.

A l'époque où le bibliothécaire était censé jouer surtout un rôle de conservateur, et où, de l'avis général, la préservation du fonds était sa première préoccupation, il était normal que la bibliothèque eût l'aspect d'un mausolée. Le vingtième siècle a donné de ce service une conception nouvelle et plus dynamique. Depuis la protestation de James Gamble Rogers, à Yale, la bibliothèque a cessé de se présenter comme une cathédrale gothique.

La nouvelle conception fonctionnelle requiert une construction modulaire ; le bâtiment devient une coque d'où sont bannis les murs de refends et les cloisons fixes. Au demeurant, la bibliothèque de l'avenir ne sera peut-être pas un bâtiment unique, mais un ensemble de structures juxtaposées non seulement destinées à faciliter les opérations d'acquisitions, l'exploitation et la diffusion de la documentation traditionnelle, mais qui deviendra une véritable « banque d'information » consacrée au meilleur usage possible des archives du savoir humain, sous quelque forme qu'elles se présentent. D'ores et déjà la John Hopkins University envisage la construction d'une nouvelle bibliothèque équipée de calculatrices pour faciliter les recherches de documents.

Les possibilités de la bibliothèque de demain n'auront de limites que dans l'esprit imaginaire de l'homme et dans sa volonté de travail. Elles cesseront d'être un ornement social destiné à perpétuer le prestige local ou personnel. Elles seront indispensables à la survie d'une société pour la simple et évidente raison que notre culture est devenue si complexe, et ses composantes tellement interdépendantes, qu'elle ne peut survivre sans un apport constant de nourriture intellectuelle.

J. H. SHERA : Doyen de la Faculté des Sciences bibliothécaires, Western Reserve University, Cleveland, Etats-Unis.

# UN DRAME

*Par*  
**Stanley**  
**J.C. Wright**

**MÈRE ET FILS EN EXIL.**  
Au camp d'accueil, ils viennent de trouver la sécurité, mais on lit encore dans leurs yeux la tristesse du foyer perdu et l'angoisse du lendemain (à gauche). Ces réfugiés du Rwanda (à droite) viennent de monter sur un camion de la Croix-Rouge qui va les amener dans l'un des quatre centres de réinstallation de la province de Kivu, au Congo. Jusqu'ici, 21 000 réfugiés ont été réinstallés dans ces centres.

Photos UNHCR



# AU CŒUR DE L'AFRIQUE

**A**u cours des dernières années, le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés et la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge, du Croissant-Rouge et du Lion et Soleil Rouges ont entrepris un nombre important d'opérations conjointes. A partir de 1957, ils ont secouru les Algériens réfugiés au Maroc ou en Tunisie et assuré leur subsistance puis, après la fin de la guerre, contribué activement à l'organisation de leur rapatriement. Au Togo, le Haut Commissariat et la Ligue ont uni leurs efforts pour porter secours à un petit groupe d'exilés qu'il fallait réinstaller. Au Congo (Léopoldville), une opération lancée en 1961 a eu pour but d'aider 100 000 réfugiés d'Angola à s'établir dans le pays. Dès l'année dernière, le Haut Commissariat et la Ligue s'efforcent de résoudre le problème des réfugiés du Rwanda dans la province du Kivu. Parallèlement, le Haut Commissariat s'occupe de la situation des réfugiés du Rwanda en Ouganda,



au Tanganyika et au Burundi. Dans toutes ces entreprises, les deux organisations travaillent en commun, à tous les niveaux, à l'établissement et à la réalisation des projets. La Ligue est soutenue par les sociétés nationales qu'elle groupe; elle se charge de stocker et de distribuer les secours, et aussi, en certains cas, de coordonner les activités sur le terrain. Le Haut Commissariat, pour sa part,

assure la liaison avec les gouvernements, s'occupe de rassembler des fonds d'origine gouvernementale ou privée pour permettre la mise en œuvre des projets et fournit des « chargés de mission » qui collaborent étroitement avec le personnel de la Ligue dans les régions intéressées. Les deux organisations sont apolitiques, et leurs objectifs ont un caractère purement humanitaire.

**A** l'ombre d'un groupe de bananiers, une certaine d'individus se sont rassemblés. Paisiblement assis sur le sol, au bord d'une piste primitive, tracée dans le sable, ils attendent. Hommes et femmes sont de haute taille, mais plusieurs sont en si mauvais état qu'ils peuvent à peine se mouvoir, et leurs corps émaciés portent les marques de la famine et de la maladie. Nombre de bébés et d'enfants sont d'une maigreur squelettique, et ils ont le ventre enflé. Nous sommes parmi des réfugiés du Rwanda, venus chercher asile au Congo, dans la province du Kivu.

Mais bientôt, après une si longue attente, leurs dures épreuves vont prendre fin. Des camions de trois tonnes, aux emblèmes du Haut Commissariat et de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge, vont venir les prendre, et un voyage de cinq à dix heures, par des pistes primitives, les amènera dans l'un des quatre centres de réinstallation du Kivu. Là ils trouveront de la nourriture et des secours médicaux. Un peu plus tard, on leur fournira les moyens de se créer une vie nouvelle.

L'exode de ces réfugiés du Rwanda a commencé lorsque l'agitation politique qui mettait aux prises les deux principales tribus, les Batutsi et les Bahutu, s'est transformée en une explosion de violence. Les Batutsi, qui sont d'une taille élevée et de belle apparence, sont arrivés au Rwanda il y a environ six cents ans; ils venaient sans doute de la lointaine Ethiopie. Bien qu'aujourd'hui encore ils ne représentent guère que 16 % de la population, ces pasteurs belliqueux ont subjugué les tribus bahutu qui peuplaient le pays et institué, au Rwanda et en Urundi, des régimes féodaux semblables mais placés sous l'autorité

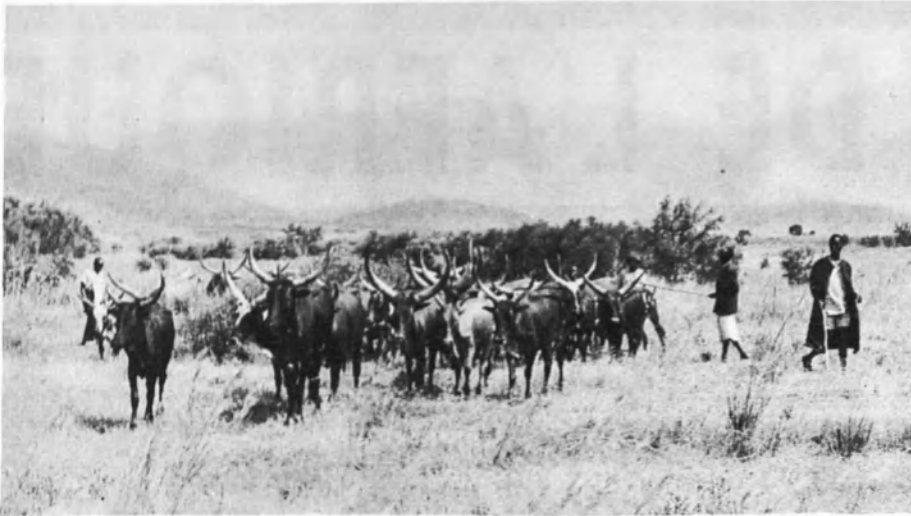
de rois différents, qu'on appelle des « mwami ». Au cours du siècle actuel, sous l'influence des progrès, de l'instruction, puis des mouvements pour l'indépendance, la structure sociale des deux pays s'est quelque peu modifiée.

Au Rwanda, où la ségrégation entre les deux peuples s'est maintenue plus longtemps qu'au Burundi, les Batutsi, qui formaient la classe dirigeante, avaient fini par s'identifier à la forme de gouvernement la plus traditionnelle et la plus conservatrice. Après la déposition du roi, en 1961, lorsque le Rwanda fut devenu une république, les conflits politiques dégénèrent en violences intertribales. Des centaines de gens furent massacrés, des villages brûlés, des récoltes et du bétail détruits.

L'exode commença; il atteignit son point culminant avec la fuite tragique de plus de cent mille personnes. En septembre 1962, on estimait à 150 000 les réfugiés qui avaient atteint les régions voisines du Rwanda: 60 000 dans la province du Kivu au Congo, 40 000 au Burundi, 35 000 en Ouganda et 15 000 au Tanganyika.

Certains de ces réfugiés, en particulier ceux d'Ouganda, ont amené avec eux leur bétail, ces bœufs à longues cornes qui rappellent, de façon si frappante, ceux des bas-reliefs égyptiens. Mais l'immense majorité est arrivée dans un dénuement complet, sans aucun moyen de subsistance.

Au moment de cet exode, le Rwanda et le Burundi passaient par l'une des périodes de disette qui caractérisent la région. L'administration avait distribué les réserves existantes aux réfugiés qui, avant cette époque, avaient



Photos UNHCR

### EXODE SANS RETOUR

Ces troupeaux amaigris arrivent en Ouganda. Certains des éleveurs Batutsi purent en effet, fuyant le Rwanda, emmener avec eux ces bovins aux longues cornes qui rappellent ceux des bas-reliefs égyptiens. Mais l'immense majorité des réfugiés — 150 000 personnes en septembre 1962 — était dans un état de dénuement complet en arrivant au Kivu, au Burundi, en Ouganda ou au Tanganyika. Ci-contre, au camp d'accueil de Kalonge, au Kivu, distribution de manioc, de haricots et d'huile de palme.



## “La terre est bonne ici”

cherché asile auprès des missions catholiques dans les deux pays. Les populations fugitives étaient donc affaiblies et sans défense contre la maladie.

Le Kivu traversait aussi une période difficile, l'administration du Congo se trouvant alors désorganisée. C'est pourquoi, empêchés par des troupes rebelles de pénétrer dans la large vallée du Ruzizi, des milliers de réfugiés se retrouvèrent dans des marécages malsains, où aucun secours ne pouvait les attendre. Les Batutsi avaient toujours vécu auparavant dans les montagnes ; ils n'étaient accoutumés ni à la chaleur du climat, ni à l'insalubrité des basses terres. En conséquence, ils se montrèrent particulièrement vulnérables à la malaria. Il n'existe pas de statistiques concernant le taux de mortalité parmi ces réfugiés, mais on sait qu'une forte proportion d'entre eux succombèrent, victimes de la faim, des maladies intestinales provoquées par les eaux polluées, de la malaria ou de la gale.

Lorsqu'en mars 1962 une commission d'enquête conjointe (Haut Commissariat - Ligue des sociétés de la Croix-Rouge - UNICEF et ONUC (Opération des Nations Unies pour le Congo) réussit à atteindre la région, elle constata qu'au Kivu « la situation sanitaire générale, parmi les réfugiés » était « mauvaise ou très mauvaise », et que, dans la partie sud (vallée du Ruzizi), elle pouvait même être considérée comme « véritablement catastrophique ». Dans l'un des villages visités par cette mission, on vit, par exemple, périr, en quinze jours, une famille entière, qui comptait huit personnes. Le Dr Voigtberger, de l'Organisation mondiale de la Santé, déclara, dans un rapport adressé à Genève : « Les réfugiés constituent maintenant un foyer de maladies infectieuses qui menace toute la région. »

Bien qu'extrêmement précaire, la situation n'était pas partout aussi tragique. Les réfugiés, qui avaient pénétré plus profondément à l'intérieur du pays et atteint le territoire des Masisi, avaient trouvé des secours et des occupations temporaires auprès des immigrants qui, dans le cadre des projets visant à combattre le surpeuplement du Rwanda, avaient quitté ce pays au cours des années précédentes. Bien que Bahutu, ces colons firent bon accueil aux Batutsi, et leur permirent de travailler sur leurs terres. Les réfugiés, qui étaient demeurés à Goma, à Bukavu ou à Uvira (c'est-à-dire dans l'une des trois principales villes du Kivu, situées près de la frontière), recevaient de temps en temps des secours. Ceux qui avaient gagné une région rurale trouvèrent du travail dans les fermes et plantations locales, mais même ceux-là connaissaient parfois la disette.

Quand le Chargé de mission au Congo du Haut Commissariat visita le Kivu, en décembre 1961, il constata l'urgence nécessitant non seulement de porter secours aux réfugiés, mais encore de prendre des mesures pour leur permettre de quitter les régions insalubres et de retrouver des conditions d'existence plus normales.

16 A la requête du Haut Commissariat, seize tonnes de vivres et une tonne et demie de fournitures médicales furent transportées de Léopoldville au Kivu, par des

avions de l'ONUC. Quarante-cinq tonnes de vivre furent amenées par bateau jusqu'à Stanleyville, d'où les camions de l'ONUC les acheminèrent jusqu'à Goma, par des pistes longues de mille kilomètres (ce qui représente la distance de Paris à Menton).

Au Royaume-Uni, l'Oxford Committee for Famine Relief mit à la disposition de la Mission protestante norvégienne de Bakayu une somme de dix mille livres sterling pour acheter des vivres sur le marché local, et envoya également, par la suite, dix autres milliers de livres à la Mission protestante suédoise de la même ville. La Mission suédoise au Rwanda expédia quatre tonnes de produits alimentaires à Goma lorsque les ressources de la Mission catholique, dans cette ville, furent épuisées. Quatre-vingt tonnes de lait, prélevées sur les excédents des Etats-Unis, furent transportées d'Usumbara, dans le Burundi, jusqu'au Kivu, par les camions de l'ONUC.

Entre-temps, la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge avait accepté de joindre ses efforts à ceux du Haut Commissariat. On élaborait un plan visant à créer des zones de réinstallation dans les parties montagneuses du Kivu et, avec l'accord sans réserves du premier ministre de la province M. Miruho, les opérations de mise en œuvre commencèrent presque littéralement dans les vingt-quatre heures. Sous l'administration belge, on avait fait divers efforts pour installer, dans les parties élevées de la province, des cultivateurs originaires du Ruanda. Une organisation, la MIP (Mission d'installation des populations) avait été créée à cet effet, et depuis plusieurs années elle était entièrement aux mains de fonctionnaires congolais. De sa propre initiative, elle avait commencé à aider des familles de réfugiés à s'installer dans le nord du Kivu, mais ses efforts avaient été paralysés par le manque de ressources alimentaires.

Sur la base de ces expériences, on décida de créer quatre centres de réinstallation, à Inhula, à Bibwe, à Kalonge et à Lamera avec l'aide, respectivement, des Pères blancs, de la MIP, de la Mission norvégienne, et de la Mission suédoise. Ces centres se situaient tous dans des régions faiblement peuplées, où l'implantation de réfugiés ne risquait guère de provoquer, par la suite, des désordres sociaux, économiques ou politiques, et où la qualité du sol offrait d'excellentes perspectives à l'agriculture.

Il n'est pas tout à fait exact, d'ailleurs, de parler de « centres ». Bibwe, par exemple, qui a déjà reçu plus de 5 000 personnes, comprend, aujourd'hui, six villages, et d'autres seront créés à mesure qu'augmentera le nombre des réfugiés. Chaque famille a reçu quatre hectares de terre, et il y a assez de forêt vierge aux alentours pour





y organiser la plantation de thé de quatre cents hectares prévue dans l'un des projets.

Presque chaque jour, un ou plusieurs des camions achetés par la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge avec les fonds du Haut Commissariat, vont chercher des groupes de réfugiés à Goma ou dans les zones frontalières. Chaque jour, des réfugiés arrivent à pied, certains après avoir parcouru plus de cent cinquante kilomètres.

Dès leur arrivée, elles sont recensées et temporairement hébergées dans des installations communautaires jusqu'à ce qu'elles se soient bâti une hutte (ce qui leur demande environ une quinzaine de jours). Elles reçoivent en moyenne, par personne et par semaine, trois kilos de vivres (manioc, fèves et huile de palme). On offre aussi à chaque famille une machette, sorte d'outil à tous usages, une houe et des graines à semer immédiatement.

Les projets de développement communautaire commencent à être mis en œuvre ; ils comprennent : la création d'une plantation de thé, la construction d'une scierie, l'installation d'un magasin communautaire où les réfugiés trouveront tous les articles qui leur sont indispensables (semences, outils, engrais, etc.) et l'organisation de la vente des produits artisanaux, pour aider à vivre les 130 veuves qui ont trouvé asile à Bibwe avec leurs enfants.

L'esprit d'entreprise que manifestent les réfugiés fait bien augurer de l'avenir. Plusieurs étudiants du Ruanda, qui se trouvaient en Europe ou dans des écoles techniques congolaises au moment des troubles et qui n'ont pu retourner dans leur pays, se sont provisoirement installés à Bibwe. Ce sont eux qui ont construit les huttes pour les veuves, les deux écoles et une « mission ». Plusieurs se consacrent bénévolement à l'instruction des quelque trois cents enfants d'âge scolaire.

A l'heure actuelle, les principaux efforts sont concentrés sur la culture du manioc, du sorgho, du maïs, des pommes de terre, des patates douces et des fèves, c'est-à-dire des produits qui composent la nourriture de base de la population. Dès le début de 1963, les réfugiés, sauf événements imprévus, seront en mesure d'assurer leur subsistance. Dans deux ans, grâce aux projets de développement communautaire, le niveau de vie dans les nouveaux villages dépassera le minimum vital et permettra de nouveaux progrès. « La terre est bonne ici », déclare un cultivateur watutsi, « et nous devrions pouvoir gagner largement notre vie ».

Jusqu'à présent, la contribution de la collectivité internationale est restée relativement modeste, bien que, sans elle, il eût été impossible d'entreprendre cette opération avec la moindre chance de succès. Le Haut Commissariat a donné 70 000 dollars, l'ONUC 50 000 dollars, l'Unicef 24 000 dollars, le Comité d'Oxford 56 000, la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge 25 000, sommes auxquelles s'ajoutent les « surplus » alimentaires américains et les dons individuels. Il faut encore 65 000 dollars au moins. Deux délégués de la Ligue, un Américain et un Danols, travaillent dans ces régions.

Jusqu'ici, plus de 21 000 réfugiés ont été réinstallés dans quatre centres. Dans les mois à venir, leur nombre peut atteindre 40 000 et peut-être davantage. En moins d'un an, ils ont passé de la famine à une vie normale : bref laps de temps, certes, et ceci grâce à leur énergie personnelle, à la compréhension que leur ont témoignée les chefs locaux qui les ont activement aidés, et au soutien que leur a donné la communauté internationale.



Épuisés, affamés, des réfugiés du Rwanda grimpent sur l'un des camions de la Croix Rouge (à gauche) qui va les conduire vers le centre de rétablissement de Bibwe, au Kivu. Ci-dessous, cette petite fille attend sagement son tour. Quelques heures plus tard, dans les acclamations, le camion franchit la porte d'entrée de la Mission d'Installation des Populations (ci-dessous, à gauche). Au centre, lors de la distribution hebdomadaire de haricots, des hommes trient des semences. Les familles ont hâte, en effet, de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance sur la terre qui leur est attribuée. A droite, construction de la hutte familiale, dont la charpente est faite de bambous coupés dans la forêt voisine. Le sourire des travailleurs témoigne assez de la joie du foyer retrouvé. Ci-contre, danses de fête traditionnelles. La terre est bonne, les semailles lèvent, la vie recommence.



**DES SEMAILLES...**

**...ET U**





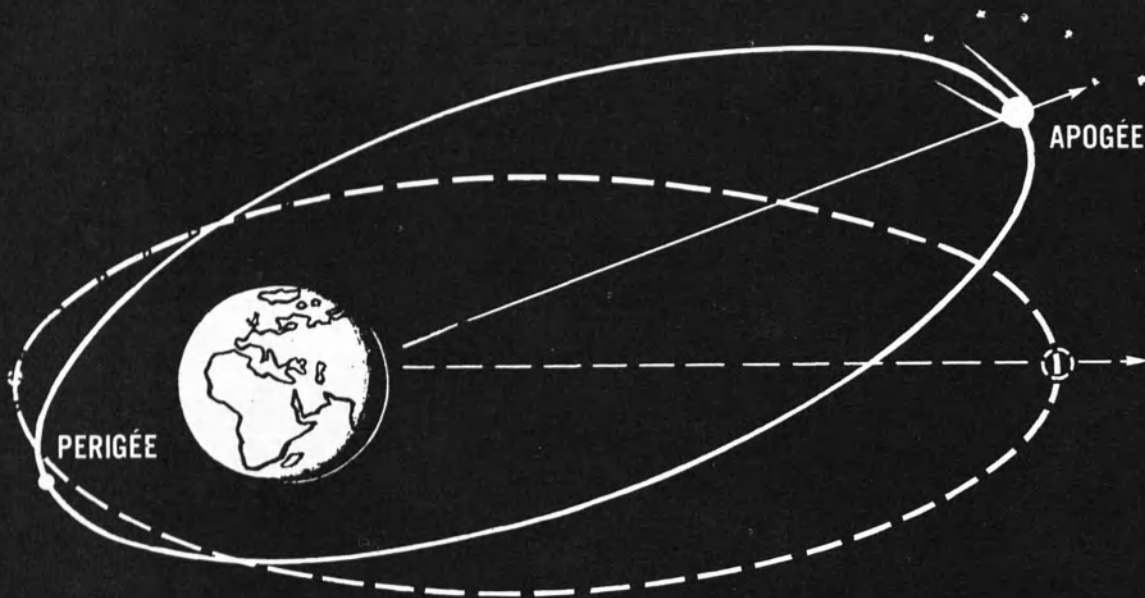


Photos UNHCR

# N FOYER

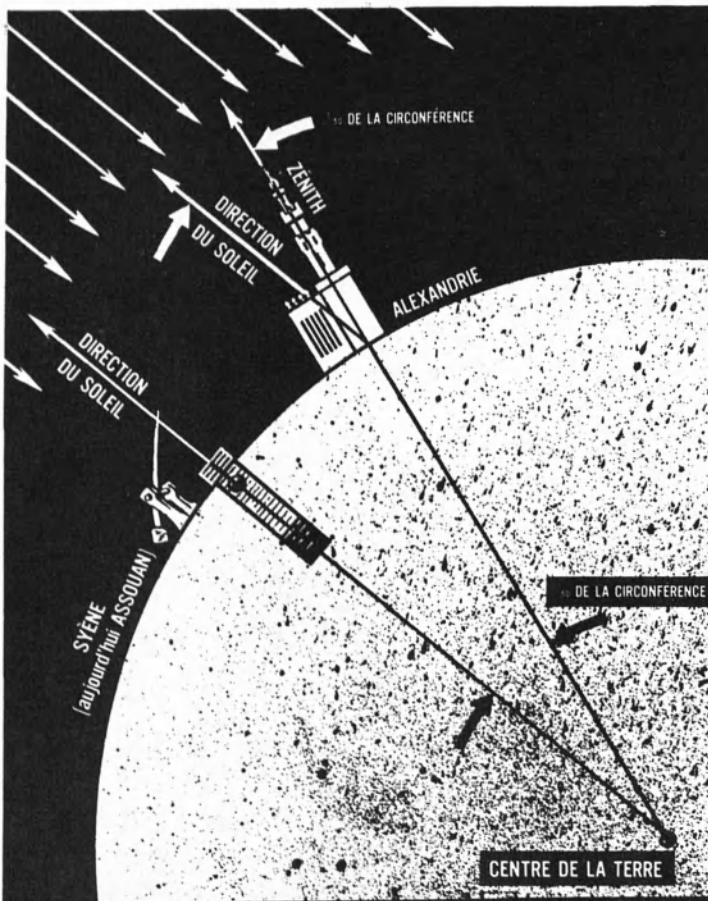


# LES MESURES DE



« L'homme traverse la voûte céleste et explore les sphères. » Aujourd'hui cette prophétique gravure sur bois du XVI<sup>e</sup> siècle, œuvre d'un inconnu, est devenue image de la réalité. L'homme a pris la mesure de la planète, grâce aux satellites artificiels placés sur leur orbite autour de la Terre. Le schéma de gauche montre la variation de parcours d'un engin observé à son périhélie et à son apogée.

Unesco



Unesco

**LES Puits d'Ératosthène.** Il y a près de 2 500 ans, Ératosthène, poète, philosophe et astronome, a calculé les dimensions de la Terre. Comme le montre le diagramme, il a observé que le Soleil de midi tombant verticalement, se réfléchissait dans un puits à Syène, en haute Égypte, et qu'à Alexandrie les rayons du Soleil formaient avec la verticale un angle égal au  $1/50^{\circ}$  de la circonférence. Le calcul de la distance entre ces deux villes représentant le  $1/50^{\circ}$  de la circonférence de la Terre lui donna pour la circonférence terrestre 39 750 km, alors que les calculs les plus modernes l'évaluent aujourd'hui à 40 010 km.

Lorsqu'on nous demande quelle forme a la terre, nous répondons d'ordinaire, sans même y penser, que c'est une sphère. Combien d'entre nous cependant pourraient le démontrer ? Seuls peut-être les hommes de l'espace qui ont survolé la terre à plusieurs centaines de kilomètres ont une notion précise et visuelle de la rotondité de notre planète.

La zone d'ombre que la terre projette sur la lune au cours d'une éclipse, l'apparition progressive du navire qui s'avance vers l'observateur, ont éveillé la perspicacité des anciens Grecs, et leur ont donné à penser que la terre sur laquelle ils vivaient avait la forme d'un globe. Toutes les preuves de la rotondité de la terre, qu'aujourd'hui encore les enfants apprennent à l'école, avaient été notées par Aristote il y a près de 2 500 ans.

Un siècle plus tard, Eratosthène, conservateur de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, poète, philosophe et astronome, calcula les dimensions de la terre en partant de l'hypothèse que c'est un corps sphérique. Dans sa simplicité, sa méthode est révélatrice du génie.

Il avait observé à Syène, en Haute-Egypte, qu'au plus fort de l'été le soleil de midi se trouvait exactement au-dessus de lui, si bien qu'il se réfléchissait dans le puits le plus profond. Au même moment, un observateur posté à Alexandrie, où vivait Eratosthène, constatait que la direction du soleil formait, avec la verticale, un angle égal au cinquantième d'une circonférence.

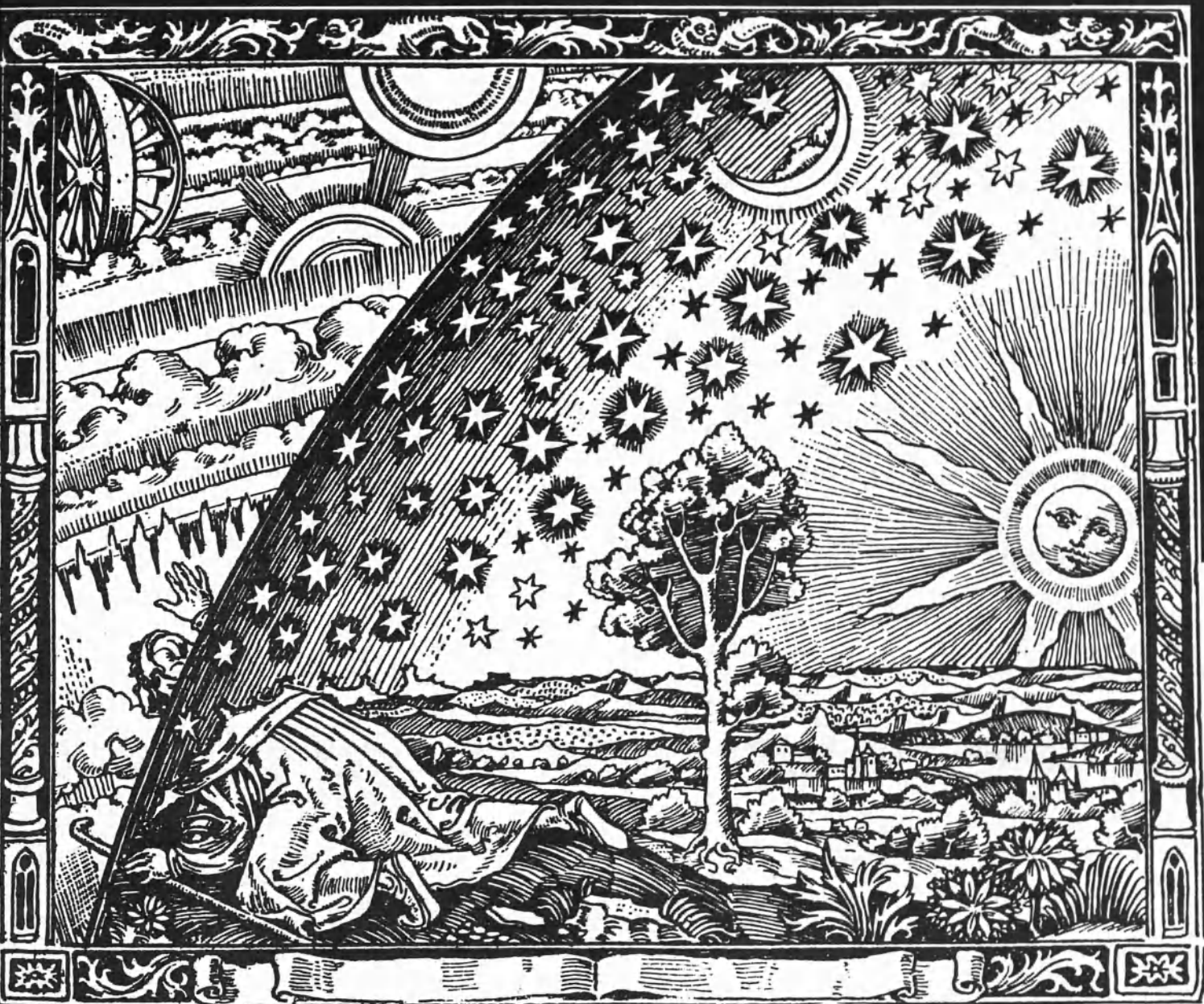
Étant donné que des droites issues de Syène et d'Alexandrie vers le centre de la terre délimitaient le même arc, Eratosthène conclut que la distance de Syène à Alexandrie devait représenter le cinquantième de la circonférence terrestre, et le méridien cinquante fois cette valeur. Le résultat ainsi obtenu pour la circonférence terrestre équivalait à 39 750 km. Les calculs les plus modernes l'évaluent aujourd'hui à un peu moins de 40 010 km. Comme on le voit, le raisonnement d'Eratosthène a survécu à vingt-cinq siècles de recherches.

La forme de la terre est-elle vraiment sphérique ? Avant de répondre à cette question, essayons de voir ce que nous entendons par « forme ». L'écorce terrestre porte des plaines, des plateaux, mais aussi de profondes vallées et de hautes montagnes. Les trois quarts en sont cependant recouverts par les eaux, et le contour de cette planète que nous appelons la Terre est aisément définissable par la surface calme et sans rides des mers. Il n'est pas très



# NOTRE PLANÈTE

par  
L. Samsonenko



De « Le Soleil », publié par Arthaud pour la Fédération des Coopératives Migros, Zurich, 1961

difficile d'extrapoler ce contour à la terre ferme, comme nous le faisons d'ailleurs lorsque nous parlons d'altitude au-dessus du niveau de la mer.

Sir Isaac Newton savait déjà, il y a trois siècles, que la Terre ne pouvait être une vraie sphère et il en donnait la preuve suivante. Imaginons deux puits plongeant jusqu'au centre du globe, l'un creusé à l'un des pôles, l'autre en un point de l'équateur. Si la Terre ne tournait pas, l'eau contenue dans les deux puits se trouverait au même niveau, mesuré à partir du centre de la Terre.

Or, la Terre tourne, et l'eau contenue dans notre puits équatorial va s'élever sous l'effet de la force centrifuge ; il en sera ainsi jusqu'à ce que la pression de la colonne d'eau déplacée compense le poids d'eau perdu sous l'action de cette force.

Il doit en être de même pour les océans, et pour toute la masse de notre planète, car il n'existe pas de corps réellement solide dans la nature. En d'autres termes, la Terre doit être un peu aplatie aux pôles et légèrement renflée à l'équateur, sa forme ressemblant à celle d'une mandarine ou d'une citrouille.

Des calculs effectués au XVIII<sup>e</sup> siècle par des savants français ont démontré le bien-fondé de la théorie de Newton ; d'après des observations faites à l'équateur et au-delà du cercle polaire, ils découvrirent que le méridien

a 40 009 km et l'équateur 40 075 km, soit une différence de 21 km entre les rayons au pôle et à l'équateur.

Newton évalua à 1/230 l'aplatissement des pôles, c'est-à-dire la proportion entre la différence de ces deux rayons et le rayon de l'équateur. Un savant hollandais contemporain de Newton, Huyghens, avait procédé à des calculs analogues, mais obtenu un résultat de 1/530.

On peut imaginer la consternation du monde savant devant un tel écart de chiffres. Il se révéla bientôt que les deux érudits avaient fondé leurs calculs sur des hypothèses différentes : Newton supposait, en effet, que la densité de la Terre est uniforme, sans variation due à la profondeur, alors que pour Huyghens la gravitation terrestre indique que sa masse converge vers le centre, et donc que sa densité s'accroît rapidement avec la profondeur.

Des calculs ultérieurs ont montré qu'en fait la différence des rayons est à peu près dans le rapport de 1 à 300, confirmant la thèse de Newton plutôt que celle de Huyghens ; il est exact que la densité augmente avec la profondeur, mais pas autant que le supposait le savant hollandais. La mesure des dimensions de la Terre, si elle est précise, peut nous aider à percer le mystère des entrailles terrestres.

On sait maintenant que les mesures les plus simples et les plus exactes nous sont données par l'observation des satellites artificiels en vol.

SUITE PAGE 22

# Notre Terre : un ellipsoïde triaxial !

Les engins spatiaux tournent autour de la Terre selon des orbites elliptiques, de sorte que leur distance varie constamment. Si la Terre était une sphère exacte, le satellite passerait, à chaque tour, par les mêmes points à l'apogée et au périégée de l'orbite, ces points étant évidemment déterminés par rapport aux étoiles fixes.

En d'autres termes, si, par exemple, le périégée vu de la Terre se situait sur une droite passant par une étoile fixe donnée, il en serait de même lors de chacune des révolutions dans l'hypothèse d'une Terre réellement sphéri-

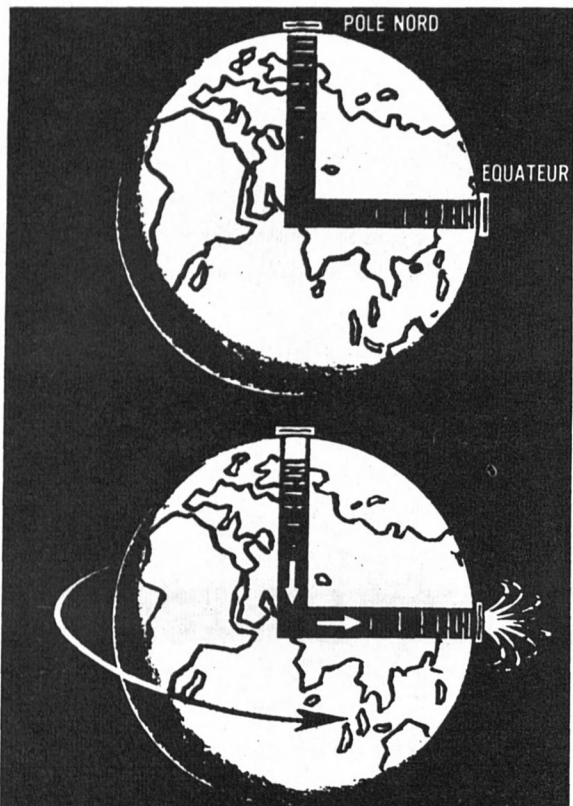


Photo Unesco

**LES Puits DE NEWTON.** Selon Newton, la terre ne pouvait être une sphère parfaite. Il supposait deux puits creusés, au Pôle Nord et à l'Equateur, jusqu'au centre de la terre. Si la terre ne tournait pas, l'eau y atteindrait le même niveau. Mais elle tourne et la force centrifuge élèverait le niveau dans le puits équatorial. Les mêmes forces s'exercent sur les mers et la croûte terrestre. Donc la terre doit être aplatie aux Pôles et renflée à l'Equateur.

que. En fait, il n'en est pas ainsi, car la Terre est un sphéroïde aplati.

Le périégée de l'orbite décrite par un véhicule spatial autour de la Terre varie à chaque révolution et se déplace progressivement autour de la planète. Ce déplacement est dû à l'aplatissement polaire, dont il est directement fonction ; il est en outre inversement proportionnel à l'angle dièdre formé par le plan de l'orbite du satellite et le plan de l'équateur terrestre. En observant le déplacement du périégée ou de l'apogée — de l'orbite décrite par un satellite autour de la Terre, les mathématiciens peuvent donc déterminer la forme exacte du « globe ».

Lorsque l'engin spatial est en vol, on note la position de son apogée par rapport aux étoiles ; cette position est relevée pour chaque orbite et la différence de position de l'apogée lors de deux passages successifs indique le déplacement angulaire de ce point.

Etant donné l'angle ainsi défini, la distance moyenne de l'engin au centre de la Terre, la durée d'une révolution et la déclinaison du plan de l'orbite sur le plan de l'équateur, l'astronome peut calculer l'aplatissement de la Terre au moyen de formules connues.

22

En pratique, la position et les dimensions de l'orbite sont beaucoup plus difficiles à déterminer, car elles sont in-

fluencées par la résistance de l'atmosphère terrestre selon des modes complexes qui ne sont pas encore exactement précisés. La méthode généralement adoptée consiste à prendre une moyenne établie d'après plusieurs révolutions.

Les points d'observation choisis sur la Terre pour déterminer le déplacement du périégée devront être aussi nombreux que possible, et plusieurs pays situés dans tous les continents devraient participer à ces calculs.

Vers 1920, un savant américain, John Hayford, a consacré un temps considérable à l'analyse des données géodésiques accumulées depuis des dizaines d'années. Celles-ci l'amènèrent à conclure que la courbure polaire s'infléchissait dans le rapport de 1/297.

En 1940, une équipe soviétique, dirigée par F. Krasovsky, évalua ce rapport à 1/298,3 après des études géodésiques qui durèrent, elles aussi, plusieurs années. L'observation du Spoutnik I soviétique et du satellite américain Vanguard I a permis en quelques mois de réunir des données suffisantes pour obtenir, après quelques semaines de calculs, la proportion de 1/298,2.

Plus d'une centaine de stations observent en Union Soviétique le mouvement des satellites artificiels de la Terre ; les positions de l'engin dans l'espace sont relevées par l'observation visuelle et par des appareils photographiques de haute précision spécialement conçus pour ces études.

Nous savons maintenant que la Terre n'est pas un simple sphéroïde aplati, mais que son contour ressemble plutôt à ce qu'on appelle en géométrie un ellipsoïde triaxial, c'est-à-dire la forme que l'on obtiendrait en appuyant sur les côtés d'un sphéroïde. L'équateur terrestre n'est pas un cercle exact, il est légèrement aplati et son diamètre le plus grand est déterminé à peu près par les points d'intersection avec le méridien de Prague. D'ailleurs la différence, deux cents mètres, n'est pas considérable.

**E**n examinant soigneusement le déplacement du périégée de l'orbite décrite par un « bébé-lune », les savants ont découvert que l'hémisphère boréal est plus « haut » que l'hémisphère austral, le pôle nord étant, par rapport au centre de la Terre, plus éloigné de 30 à 60 mètres que le pôle sud.

Nous venons seulement d'entrer dans l'âge spatial, si l'on considère que les satellites artificiels existent depuis moins de cinq ans, mais les observations faites ont d'ores et déjà conduit à des découvertes étonnantes.

D'immenses perspectives s'ouvrent à l'étude de notre planète grâce aux satellites miniatures. Si nous savons déterminer leur mouvement exact et calculer leur position simultanément à partir de deux points d'observation terrestres, nous pouvons évaluer la distance de ces deux points avec une précision de quelques centimètres.

En répartissant ces points judicieusement dans les diverses parties du monde et en répétant les mesures au cours de plusieurs années, nous saurons enfin si les continents se déplacent, si la position de l'Eurasie, de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Australie est fixe par rapport au centre de la Terre ou si, au contraire, elles dérivent lentement à la surface du globe.

Comme on l'a vu, le déplacement du périégée — c'est-à-dire la modification de l'orbite décrite par le satellite artificiel — est provoqué par la différence de concentration de la masse terrestre au voisinage de l'équateur et par le léger aplatissement du globe. Cette masse, plus dense que le reste de la terre, exerce une force d'attraction sur le satellite et tend à lui faire « quitter » son orbite elliptique normale autour de la planète.

Ainsi la trajectoire du satellite varie en fonction de la gravitation terrestre, de sorte qu'elle sera différente selon qu'il survole des montagnes ou des océans, puisque les premières, composées de matières plus denses, exercent sur le satellite une attraction plus forte.

Il y a plus : le satellite sera capable de révéler la présence de concentrations minérales ou de poches plus ou moins denses à l'intérieur du sol, selon la force de gravitation qui influencera sa trajectoire.

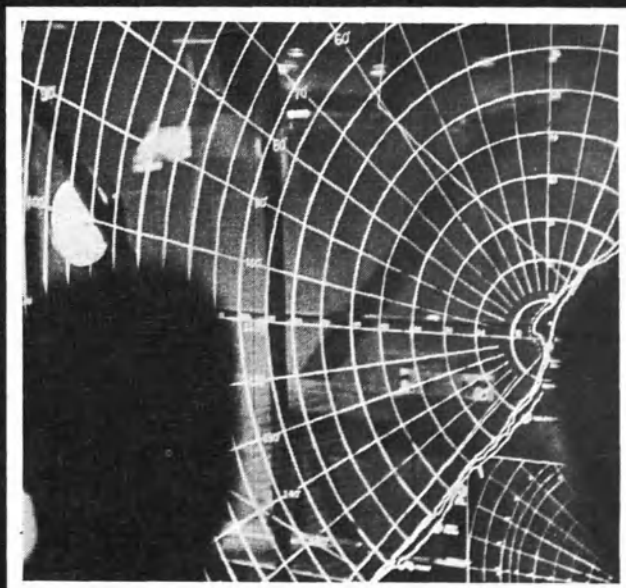
Nous entrevoyons ici les possibilités infinies qui vont s'offrir à l'étude des profondeurs terrestres grâce à l'observation de satellites, même minuscules.



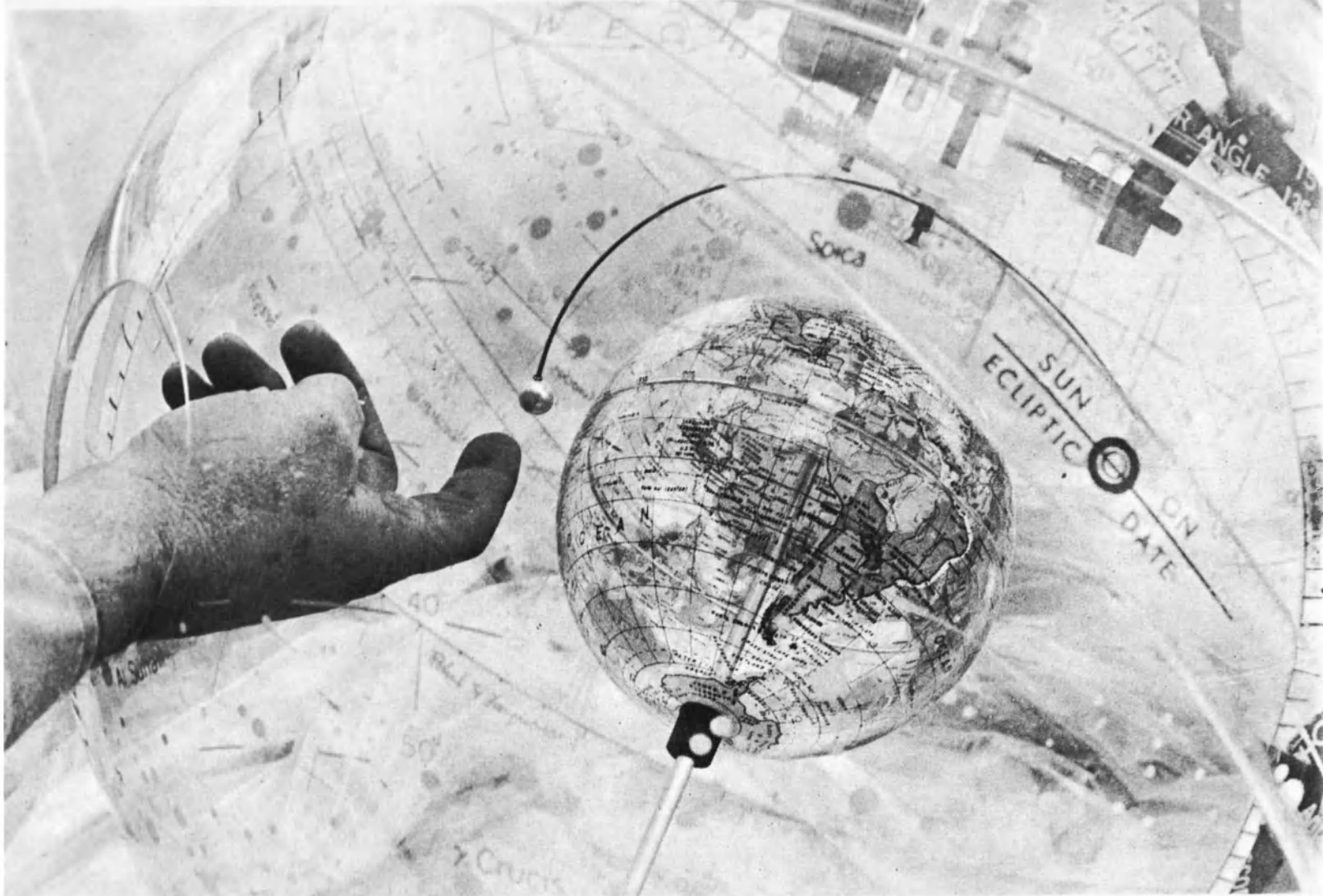


#### TRACÉ DU SPOUTNIK DANS L'ESPACE

La fusée soviétique portant le premier satellite artificiel a été lancée dans l'espace le 4 octobre 1957 ; son parcours est marqué dans le ciel nocturne par un tracé lumineux. Depuis que le premier « Spoutnik » a été placé sur son orbite, le vol des vaisseaux spatiaux a été suivi par les techniciens et les savants sur des tableaux de contrôle qui ressemblent à d'énormes toiles d'araignée (à droite). Les observations faites depuis ces vaisseaux spatiaux, ont donné maints nouveaux renseignements sur les particularités de la forme de la Terre, et la composition du globe terrestre.







Toutes les photos © Three Lions, New York

**UN GLOBE GROS COMME UN PAMPLEMOUSSE,** au centre de la photo ci-dessus, fait partie d'un double modèle en matière plastique de la terre et des cieux. Un globe terrestre transparent est placé à l'intérieur d'une sphère plus vaste sur laquelle sont indiqués le soleil, les planètes et les étoiles. Un petit globe terrestre semblable à celui qui se trouve à l'intérieur de l'ensemble est employé dans les capsules spatiales américaines du type Mercury.

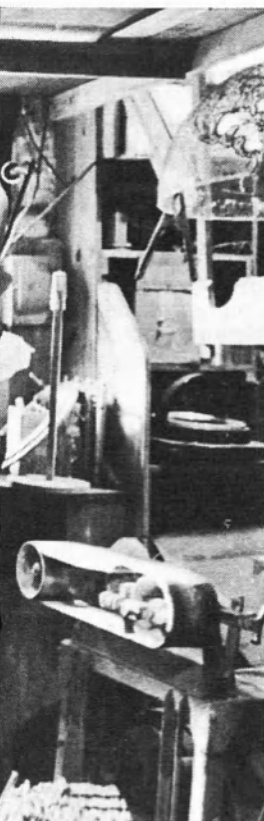


**LA TERRE PLATE.** Comme dans une résurrection d'une vieille croyance, la terre est plate sur cette feuille de plastique (à gauche), mais elle sera chauffée puis gonflée d'air pour acquérir les contours de notre planète ronde (ci-dessus). Ces globes sont destinés aux écoles.

# GLOBE TERRESTRE POUR COSMONAUTES... ET ÉCOLIERS

Alors qu'il tourne autour de la terre dans sa capsule spatiale, un astronaute américain peut repérer sa position approximative d'un seul coup d'œil... dans une boîte. Il y a à l'intérieur de la boîte un globe de plastique gros comme un pamplemousse que le cosmonaute voit à travers une lucarne marquée d'un point noir. Le globe, comme la terre, tourne automatiquement sur son axe. La position du point noir indique la position du véhicule spatial, par rapport à la terre. Ces globes plastiques conviennent aux besoins de l'âge de l'espace. Leur créateur, un Américain de Philadelphie, Robert Farquhar, fabrique aussi des globes, également en matière plastique, pour les écoles et les institutions gouvernementales. Ils sont plus gros que ceux qui sont destinés aux capsules spatiales, et entièrement peints à la main. Farquhar a également produit un nouveau modèle de globe transparent qui montre à la fois la terre et les étoiles (à gauche).

**LE NORD REN-  
CONTRE LE SUD,**  
quand ce fabricant de  
globes ajuste les  
deux sections d'un  
globe de 1 mètre de  
diamètre environ.



Un ouvrage fondamental de Jean Thomas

# L'UNESCO HIER ET DEMAIN

par Jane Albert Hesse

## Une nouvelle initiative dans l'édition L'ART EN LIVRES DE POCHE

**U**NE initiative de l'Unesco apporte du nouveau dans le domaine de l'édition des livres d'art. En collaboration avec des éditeurs de huit pays, l'Unesco vient en effet de lancer une série de livres d'art de poche. Cette nouvelle collection, où quatre volumes ont déjà parus, se signale par la remarquable qualité (qui distingue d'ordinaire les livres d'art coûteux) des reproductions en couleur en format de poche, autant que par la modicité du prix, qui est celui d'un livre de poche ordinaire. L'envergure de l'entreprise et les dispositions de coopération entre l'Unesco et des éditeurs de Grande-Bretagne, des Etats-Unis, de France, de la République fédérale d'Allemagne, d'Italie, du Mexique, des Pays-Bas et d'Espagne, ont permis cette réussite exceptionnelle.

**C**HACUN des livres d'art de poche Unesco contient 28 reproductions en couleur, et des illustrations en noir et blanc, outre le texte d'introduction établi par un érudit de notoriété internationale. L'analyse historique et artistique est faite avec une rigueur et une clarté qui rendent les œuvres immédiatement intelligibles au profane.

Dans « Peintures de tombeaux et des temples égyptiens », Christiane Desroches - Noblecourt, conservateur du Département des Antiquités égyptiennes au Musée du Louvre, à Paris, évoque les secrets des fresques délicates peintes il y a 3 000 ans dans les tombeaux et les temples de la Vallée du Nil. Le volume consacré aux « Miniatures persanes » est présenté par Basil Gray, et récapitule les grands trésors artistiques des miniatures conservées au Palais Gulistan de Téhéran.

**L**E troisième volume, « Peintures romanes espagnoles », préfacé par Juan Ainaud, permet d'accéder à une période aussi étonnante que mal connue de l'art européen. Enfin, « Icônes russes » présente les diverses écoles de peinture des merveilleuses icônes russes, du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle (Introduction de Victor Lazareff).

De nombreux autres volumes vont suivre, dans cette série qui paraît en français, anglais, italien, allemand, espagnol et néerlandais. L'Unesco a atteint son but : qualité des reproductions en couleur des grandes œuvres d'art, accessibles au grand public, versions en plusieurs langues, large diffusion commerciale, des bibliothèques aux kiosques de gare. Le succès des magnifiques albums « Collection Unesco de l'art mondial » ne peut que se répéter pour les livres d'art de poche.

**O**N peut s'étonner que l'Unesco, dans une certaine mesure, reste à découvrir. N'est-ce pas une organisation internationale où coopèrent, à ce jour, 113 nations, et dont la presse rapporte l'activité ? Ne s'est-elle pas choisie, au cœur de Paris, une maison de verre, dont la beauté, certes, convie le touriste à l'étape, mais qui est d'abord laboratoire d'un nouvel humanisme ? Cependant, ceux qui ne suivent pas ses publications, et ne sont avertis de ses travaux que par les relations nécessairement épisodiques et fragmentaires de la grande presse, ne sont pas toujours au fait.

Et si dans certains pays, des études d'ensemble ont paru, en France notamment manquait l'ouvrage substantiel qui put permettre, à qui voulait être informé, une connaissance assurée de la naissance historique, de la fonction et du fonctionnement de l'Unesco : c'est là le vide que vient combler un remarquable ouvrage de Jean Thomas (voir « Un livre à lire », page 35) car nombreux encore sont ceux qui « croient reconnaître en l'Unesco une institution d'étude et de recherche ou une entreprise humanitaire, comme la Croix-Rouge Internationale ».

Il fallait, devant le grand public de langue française, lever le voile de la méconnaissance et celui, plus épais, des malentendus. Ajoutons que le lecteur le plus averti trouvera encore là de quoi parfaire ses connaissances tant à propos de l'évolution de l'Organisation dans le temps qu'à propos de la mise en œuvre, parfois complexe, des réalisations de l'Organisation.

« Unesco », tel est le titre. Il suffit. Il annonce la narration et l'analyse. De plus, il invite le lecteur à admettre ce que le sigle anglo-saxon, qui toujours l'égare un peu, comporte d'implicite. Car si Unesco signifie United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization, c'est-à-dire Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture, l'Unesco dont le siège est à Paris (ce qui ne fut point le fait du hasard, mais décision raisonnée dès mai 1945, lors de la Conférence de San Francisco, où fut fondée l'Organisation des Nations Unies et sa Charte adoptée), l'Unesco donc n'en a pas moins gardé longtemps quelque chose d'un peu mystérieux pour l'homme de bonne volonté, cependant mal informé.

**L**'n'en est pas moins vrai d'ailleurs qu'Unesco veut dire... Unesco, et qu'aujourd'hui un phénomène sans précédent dans l'histoire des nations est désigné par un vocable original, qui épouse étroitement une réalité essentielle.

Chose curieuse : on voit assez, à suivre Jean Thomas (éminemment qualifié pour sa tâche, puisqu'il exerça à l'Unesco de hautes fonctions, de 1947 à 1960, d'abord directeur du Département des Activités Culturelles, puis sous-directeur général) que le destin sémantique du mot Unesco rehd bien compte, et des raisons d'être de l'institution, après la Seconde Guerre mondiale, et de ses diverses options, au cours des années, en face des pressantes nécessités du monde.

En effet, l'Unesco naquit à Londres, au mois de novembre 1945, quand les représentants de 44 pays se réunirent pour fonder une nouvelle organisation consacrée à l'éducation, à la science et à la culture. Dans le climat de l'époque, parmi tant de plates ouvertes, quand il fallait



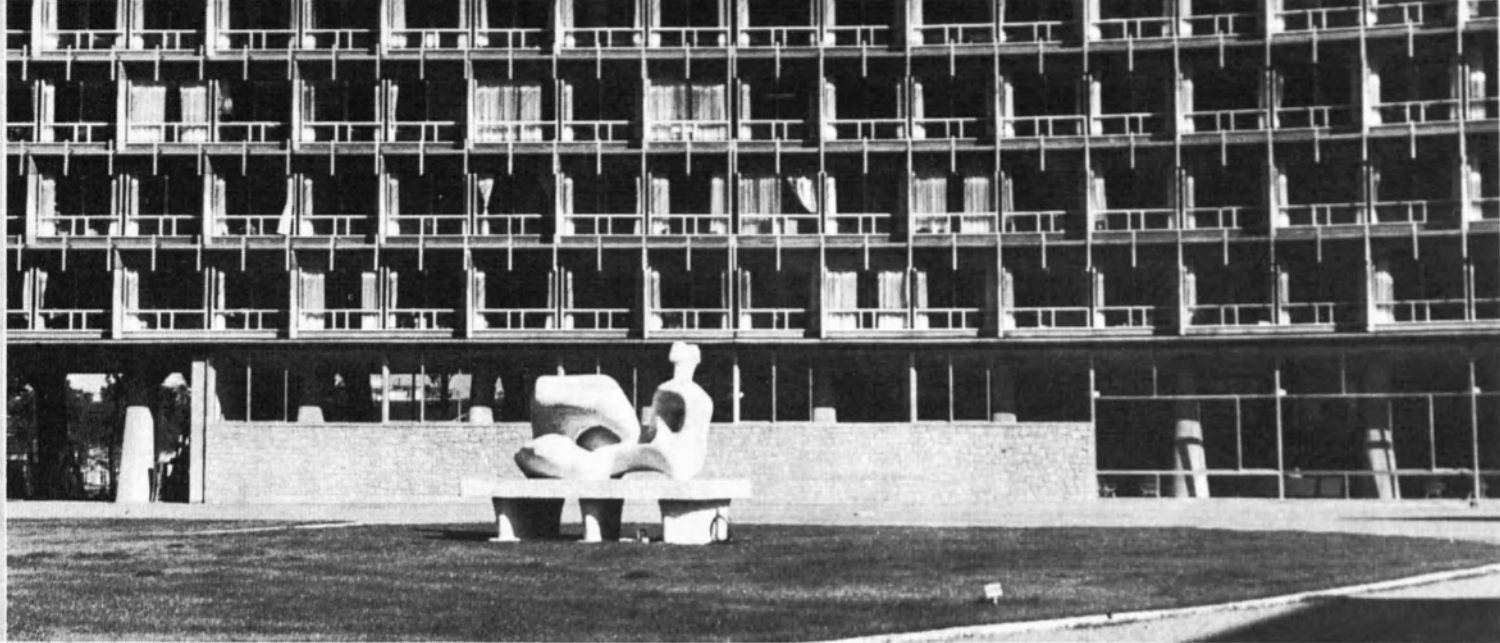


Photo Henry Moore

« extirper des esprits les germes du fanatisme et de la haine » il était nécessaire, pour reprendre les termes de Miss Ellen Wilkins, ministre britannique de l'Éducation, d'envisager une association d'états qui « ferait de l'éducation sans que cela soit son unique objet, l'un des principaux domaines de son activité ». Certes, la Société des Nations avait établi dès 1926 un Institut international de coopération intellectuelle, mais il relevait d'une toute autre conception, libre « société des esprits », comme le rappelle Jean Thomas citant Paul Valéry, alors que l'Unesco mettait l'accent sur l'éducation d'abord, engageant les Etats participants « aux termes d'une convention, à la réalisation commune d'une politique délibérée et adoptée en commun, dans le domaine de l'éducation, de la science et de la culture, en vue de maintenir entre eux la paix et la sécurité ».

**L**es rapides transformations du monde, l'accès à l'indépendance d'un grand nombre de nations jusqu'alors colonisées ou tenues en tutelle, allaient singulièrement délimiter ces choix préalables.

Ajoutons-y aussi la conscience aiguë, dès avant les transformations politiques, qu'avaient de leur responsabilité les pays « développés » à l'égard des pays déshérités. « Comment l'action de l'Unesco pourrait-elle s'exercer, demandait Sir Jullian Huxley dans son premier rapport à la Conférence générale, dans un monde où les habitants, pour plus de la moitié ne savent ni lire ni écrire, et manquent du fondement intellectuel nécessaire à l'édification d'une existence saine ou d'une agriculture prospère, et de façon générale, à toute application rationnelle de la science ? » Il fallait de toute urgence remédier à cette carence d'éducation, tout en poursuivant un idéal humaniste d'universalité, de compréhension des valeurs culturelles, fécondes quelle que soit leur assise spirituelle ou religieuse.

Or, si 44 pays étaient présents à la Conférence de Londres en 1945, si 23 avaient ratifié l'Acte constitutif un an plus tard et siégeaient de plein droit à la Conférence générale, ils étaient 37 fin 1947, 55 en 1950... et 113 aujourd'hui. L'égalité de droits des Etats membres de l'Unesco n'excluait pas une flagrante inégalité de condition : le nombre des pays en voie de développement ne cessait de s'accroître dans l'organisation, et la ligne de partage entre les uns et les autres était évidemment économique. Adopté dans le principe dès 1948, le Programme élargi d'Assistance Technique était entré en application dès 1950.

Toutefois, l'Unesco n'esquivalait pas pour autant les fins qu'elle s'était proposées : « Elle a été la seule des organisations internationales, écrit fortement Jean Thomas, à se pénétrer de cette vérité que les peuples n'ont pas seulement des besoins matériels, mais aussi des besoins spirituels et que ceux-ci ne sont pas moins dignes d'intérêt. »

Cette foi dans la primauté de l'éducation, cette volonté de la faire partout reconnaître, elles ne cessent d'être évidentes dans cette étude. Elles en sont le souffle et la flamme. L'auteur n'a pas choisi de suivre le déroulement chronologique des événements, qui eût alourdi son propos. Mais il rend extraordinairement sensible l'évolution de l'organisation, qui devant ses responsabilités grandissantes passa de l'enfance à l'âge mûr.

Certes sa tâche n'était pas aisée, et certains aléas s'avèrent périlleux. Car l'un des problèmes majeurs est celui de l'autonomie morale de l'Unesco. « Comment l'unanimité, qui depuis longtemps fait défaut aux Nations-Unies pourrait-elle se réaliser à l'Unesco ? », écrit Jean Thomas, qui, s'il n'hésite pas à souligner les difficultés, juge, preuves à l'appui, que l'Unesco est en train de gagner la bataille de l'efficacité. Mais pour mesurer cette efficacité il faudrait, dit-il « examiner séparément chacun des projets de l'Unesco, et dans chaque cas, recourir à des critères différents. » Signalons-en deux, par exemple, la lutte contre l'analphabétisme et la mise en valeur des zones arides.

En ce qui concerne le premier, le rôle de l'Unesco n'est pas de prendre en charge l'éducation des enfants ou des adultes dans quelque pays que ce soit, car c'est aux Etats qu'il appartient d'agir. Quant à elle « grâce au mécanisme de la coopération entre les gouvernements, les éducateurs et les organisations compétentes, elle s'est attachée à proposer des méthodes d'enseignement... de plus elle a offert aux pays qui en faisaient la demande une assistance directe ».

Pour ce qui est de l'exploitation des zones arides, le rôle de l'Unesco consiste « dans le cadre de la coopération entre les spécialistes, à encourager et à coordonner les travaux scientifiques consacrés à ces problèmes, et à aider les Etats membres dans le cadre de l'Assistance Technique ».

Aussi, une évaluation de l'efficacité de l'action de l'Organisation doit tenir compte des objectifs, des méthodes et des moyens. Tout cela peut paraître bien subtil à l'opinion publique : si bien que l'ouvrage de Jean Thomas est indispensable, au premier chef, à ceux qui doivent l'éclairer, car les rapports de l'Unesco et des Etats membres, d'une part, de l'Unesco et des Nations Unies, d'autre part, y sont analysés avec autant de clarté que de rigueur, et mis en lumière les mécanismes délicats de la coordination des activités de l'Organisation.

**M**ais quiconque aura achevé cette lecture, et si démuné soit-il en l'abordant de renseignements préalables, aura l'impression d'avoir été convié à une aventure d'une qualité rare. « Car on ne peut oublier, écrit l'auteur, que l'Acte Constitutif fixe aussi à l'Unesco un but plus élevé encore dans la hiérarchie des valeurs morales, celui du maintien de la paix et de la sécurité des Nations. » Or, les voies de la paix sont rarement triomphales, modestes, plutôt, mais opiniâtres. Et l'on ne peut douter que l'Unesco ne soit devenue « un remarquable instrument de coopération internationale ».

Son effort pour étendre et approfondir la compréhension des diverses cultures, aptes à s'apprécier mutuellement pour peu qu'elles s'épanouissent dans un climat de tolérance et de générosité, est essentiellement œuvre de paix. Des milliers de traités de paix ont été depuis des siècles emportés au vent de l'histoire. L'Unesco, elle, tente d'intérioriser la paix dans l'esprit des hommes.

Et ce n'est pas la moindre des leçons qui se dégagent de ce livre, que l'auteur achève sur un accent résolument optimiste, d'autant plus émouvant qu'il n'a pas dissimulé les déboires accidentels et les difficultés permanentes.

L'envers du Cinéma (2)

# A LA CONQUÊTE DU MARCHÉ

par  
Paul Léglise

Dans son numéro de Décembre, " Le Courier de l'Unesco " a commencé la publication d'une série d'articles sur les aspects les moins connus de l'industrie du cinéma. Dans ce second article, Paul Léglise analyse l'énorme et complexe mécanisme de la distribution des films dans les 170 000 salles de cinémas du monde, aussi bien que dans une multitude de salles spécialisées et non commerciales.

**L**e film est réalisé. Il lui faut maintenant affronter le public, appeler à lui le maximum de spectateurs. « Le film, écrivait Walter Wanger dans le *New York Times* du 20 novembre 1938, doit attirer aussi bien un enfant de 8 ans qu'un vieillard de 80 ans, il faut qu'il divertisse des gens de toutes races, de tous pays, quels que soient les religions, les régimes politiques ou sociaux. »

Oui, c'est le grand principe de l'audience universelle, ce que les Américains désignent par l'expression « *universal appeal* ». Mais le public de cinéma n'est pas homogène. A combien d'influences reste-t-il soumis ? Le sexe, l'âge, les revenus, la condition sociale, le niveau d'instruction, le caractère, les goûts, les horaires de travail, les saisons, les périodes de prospérité ou de crise économique... Sans même parler des formes multiples de la publicité ! Et, à côté du film de spectacle, le film spécialisé tient de nos jours une place de plus en plus imposante dans la cité cinématographique.

Ne retenons pour l'exemple que le seul facteur de l'âge. D'après des enquêtes ou sondages entrepris dans plusieurs pays, les résultats concordent pour dire que la fréquentation cinématographique augmente avec l'âge pour atteindre son maximum entre 15 et 20 ans. Puis la fréquentation diminue. Cet exemple suffit à montrer que le public cinématographique est différent du public en général et que la distribution des films doit tenir compte des différents éléments déterminant les caractéristiques de ce public. Le premier problème de la distribution sera donc celui de l'information sur les films : comment avertir le public de l'existence d'un film ?

Le grand public ne connaît que l'aspect spectaculaire de la publicité : le déploiement d'affiches, les « pavés » dans les journaux. Il connaît aussi par la presse l'agitation fébrile des festivals cinématographiques internationaux : les séances de gala, les défilés carnavalesques, les festins et les cocktails.

Tout cela n'est pas sérieux, diront certains. Et pourtant le cinéma ne peut vivre sans cette effervescence artificielle. Hier, du moins. Aujourd'hui encore, sans doute. Pour demain, il faut préparer la voie à un affinement des goûts du spectateur. Il sera plus sensible aux qualités des œuvres et le culte du cinéma se transformera en amour du cinéma. La critique cinématographique contribue déjà à cet effort avec efficacité.

Mais le grand public ignore le plus souvent que derrière cette façade scintillante se discutent des contrats, se

De la diffusion cinématographique, le grand public connaît surtout la grande parade : affiches, publicité, galas, festivals enfin qui attirent la foule des curieux, des chasseurs d'autographes, des photographes de presse et des fanatiques de vedettes. A droite, épisode désormais classique du Festival de Cannes (France). Mais derrière ce genre de manifestation spectaculaire, il s'agit d'un phénomène commercial et économique, d'une « foire aux films », de ventes, de contrats, de projets.

conçoivent les films de l'année prochaine, se vendent les films sur le marché mondial. En une quinzaine de jours, le volume des contrats signés est proportionnel au degré de concentration des célébrités du cinéma. C'est la foire aux films.

Si le commerce y tient la place du lion, les valeurs culturelles ne sont jamais absentes des grands festivals cinématographiques. Des congrès, des colloques, des tables rondes — non seulement sur des sujets professionnels — y sont organisés. On y traite de l'expression artistique, des tendances intellectuelles, de l'art du montage ou du décor...

Cannes, Venise, Berlin, Moscou, Tokyo, Mar del Plata, Saint-Sébastien, Locarno honorent surtout le grand film de spectacle. Les autres aspects du cinéma n'y ont pas la place d'honneur et n'y ont même pas toujours un strapontin ou un tabouret. C'est pourquoi nous assistons aujourd'hui à une prolifération de festivals de cinéma en tous genres sous toutes les latitudes et les longitudes. Certains de ces festivals concernent exclusivement le film de court métrage (Oberhausen, Tours...) ou, d'une manière plus générale, le film culturel et documentaire (Cork, Mannheim, Manille...). La tendance est cependant vers la spécialisation (montagne et exploration à Trente ; films sportifs à Cortina d'Ampezzo ; films industriels à Harrogate, Rouen, Anvers... ; films d'animation à Annecy ; films de musique et de danse à Valence ; films de tourisme et de folklore à Bruxelles...).

Un autre et important problème de coordination, d'un caractère bien moins spectaculaire, est celui concernant l'information des organisateurs de projections cinématographiques sur l'ensemble des films en circulation. Pour les grands films et même les courts métrages de spectacle projetés dans les théâtres cinématographiques le mal est moindre. Les organisations professionnelles nationales





Photo © Europress, Paris

diffusent tous les ans d'excellents catalogues. Mais la complication apparaît pour les films culturels, éducatifs, scientifiques, techniques ou industriels. Comment s'y reconnaître au milieu d'une multitude de catalogues qui se recoupent les uns les autres sans toujours se compléter, de fiches de modèles et de formats les plus divers !

Une table ronde organisée à Venise par l'UNESCO en juillet 1959 préconisa la création d'institutions nationales d'information ayant pour but de fournir des renseignements sur les films produits dans chaque pays. La conférence organisée à Londres en février 1961 par le Conseil de l'Europe sur la diffusion des films culturels reprit le même vœu. Le Conseil International du Cinéma et de la Télévision, à la demande de l'UNESCO, a donc chargé un expert de procéder à une étude du problème. Et celui-ci a réuni en un remarquable et copieux rapport tous les éléments permettant de coordonner cette action avec le plus d'efficacité.

La mission des centres nationaux de catalogage dont la Table Ronde de Venise et la Conférence de Londres préconisèrent la création, serait de recenser tous les films et programmes de télévision en vue de la publication d'une Filmographie générale, comme il existe déjà des Bibliographies nationales. Un problème plus délicat sera celui des normes de catalogage. Un document capital a été établi par l'UNESCO en cette matière.

Aux origines du cinéma on écoulait au mètre des centaines de copies d'un même film que des forains passaient dans leurs appareils jusqu'à l'usure complète.

Un ancien avocat français, Edmond Benoit-Lévy, fondateur en 1905 de la revue *Ciné-Gazette*, alerta le premier les milieux professionnels sur la réforme à entreprendre par un article décisif. « Qu'est-ce qu'un film ? écrivait-il dans son journal, sous le pseudonyme de Fran-

cis Mair. Est-ce une marchandise ordinaire dont l'acheteur peut faire l'emploi qui lui convient ?... Non, un film est une *propriété littéraire et artistique*. Pour le représenter, il faut payer un droit. C'est sur l'établissement de ce droit que le débat portera un jour... »

Le premier adepte de la formule fut Charles Pathé qui, dès 1907, créa en France cinq sociétés régionales auxquelles il confia pour vingt ans le monopole d'exploitation de sa production, non sans provoquer quelques remous dans le monde.

Les conséquences pratiques de cette réforme de la distribution se manifestèrent surtout au deuxième Congrès international, tenu encore à Paris le 2 février 1909, sous la présidence de Georges Méliès. On y comptait des représentants de sociétés américaines, anglaises, danoises, italiennes et françaises. Afin d'enrayer la crise cinématographique naissante, d'établir un prix de vente uniforme des films et d'éviter que les mêmes bandes ne restent trop longtemps en service, on y décida pour la première fois de réglementer les conditions de location ou de vente des films. Les éditeurs ne fourniraient plus leurs films qu'à des personnes signataires d'un accord et s'engageant par écrit à retourner franco à l'éditeur, dans un délai maximum de quatre mois, les films achetés par eux.

Ainsi naquit, encore à l'état embryonnaire, la distribution des films telle que nous la connaissons aujourd'hui.

L'œuvre cinématographique est protégée comme une œuvre originale, aux termes de la Convention de Berne et de la Convention de Genève, et leurs auteurs ont seuls le droit d'en autoriser la reproduction et la représentation.

Mais quels sont les auteurs d'un film ? Longtemps, la question fut controversée et anima les débats de multi-

# Un commerce de biens incorporels

ples congrès internationaux. Le 39<sup>e</sup> Congrès de l'Association littéraire et artistique mondiale, qui se tint à Budapest en 1930 semblait alors avoir rallié les thèses en présence en englobant dans la notion d'auteurs de films l'auteur de l'œuvre initiale, le compositeur de la partition originale et le réalisateur, le producteur gardant quant à lui la propriété exclusive des droits cinématographiques de l'œuvre pendant sept ans.

Les producteurs, cependant, essayèrent au cours de plusieurs années de faire prévaloir l'idée que le producteur était l'auteur principal — sinon unique — et qu'il possédait seul le droit d'autoriser la reproduction et la représentation du film.

Aujourd'hui le film est généralement considéré comme une œuvre collective et, si, pour chaque film, il s'agit d'un cas d'espèce, l'idée dominante est de soutenir que les co-auteurs de l'œuvre cinématographique sont les collaborateurs de création (réalisateur, scénariste, compositeur de musique... et aussi le producteur). Ces co-auteurs cèdent à l'un d'entre eux, le producteur, la plupart des droits patrimoniaux qu'ils détiennent sur l'œuvre, mais conservent le droit moral, c'est-à-dire le droit d'exiger la mention de leur nom au générique et dans la publicité, de s'opposer à toute atteinte à l'intégrité de leur œuvre. Le producteur disposant contractuellement des droits patrimoniaux peut les céder à son tour pour la diffusion de l'œuvre. Le mécanisme de la distribution est dès lors enclenché.

**C**ONNAÎTRE les titulaires des droits d'auteur d'un film déterminé, les contrats, les oppositions, les jugements les concernant apparaît indispensable pour assurer non seulement le financement d'un film mais encore sa distribution. Or, il est étrange de constater que l'inscription de ces différents éléments dans un registre central n'est encore prévue que dans un très petit nombre de pays comme la France, l'Italie, l'Allemagne fédérale.

L'un des grands obstacles à la circulation internationale des films repose, en effet, sur la méconnaissance des titulaires des droits de diffusion de l'œuvre.

Si la distribution des films est dans son principe un commerce de biens incorporels — selon l'expression des juristes — il n'empêche qu'elle présente de nombreux aspects de caractère plus matériel.

Dès qu'il a signé le contrat avec le producteur — et nous avons déjà vu qu'il intervenait souvent au stade même du financement d'un film encore en projet — le distributeur commence, pour le compte du producteur, la campagne publicitaire qui touchera les exploitants. Des présentations corporatives de films sont organisées. Les représentants de la société distributrice visitent périodiquement les directeurs de salles et leurs proposent les films qu'ils ont en portefeuille.

On voit moins aujourd'hui de locations à l'aveugle (*blind-booking*) consistant à traiter des films encore en projet. Le risque de telles locations est encore pris cependant par certaines salles d'exclusivité qui garantissent ainsi une partie du financement. Cette formule s'impose aussi dans les circuits de salles des grandes sociétés s'intéressant à la fois à la production, à la distribution et à l'exploitation afin d'assurer la diffusion de leurs propres films. Il en est de même dans les entreprises socialistes.

Mais il subsiste toujours une pratique indéracinable et d'un usage courant : la location en bloc (*block-booking*). Elle revient à vendre les droits d'exploitation non pas d'un film mais d'une série de films, d'une « tranche ». Un film à succès en est la locomotive et aucun exploitant ne peut le retenir sans traiter en même temps une suite plus ou

30 moins longue de wagons dont le rendement commercial



Rien de plus simple que la magie... même si elle n'est pas tout à fait celle que pratiquait l'Enchanteur Merlin des vieux contes bretons. Ce petit garçon dévoré de curiosité (ci-dessus) est la « vedette » des « Apprentis Sorciers », film entièrement réalisé par les écoliers d'une école secondaire anglaise.



Ci-contre, un jeune cameraman juché sur une secourable poubelle tourne un extérieur. L'enfant mis devant cette tâche est obligé de voir au-delà de l'image familière ; il doit réfléchir. Le cinéma s'avère un excellent moyen de formation. Ci-dessous, une dessinatrice de quinze ans travaille à une séquence de dessins animés.



Toutes les photos Walton County Secondary School Film Unit

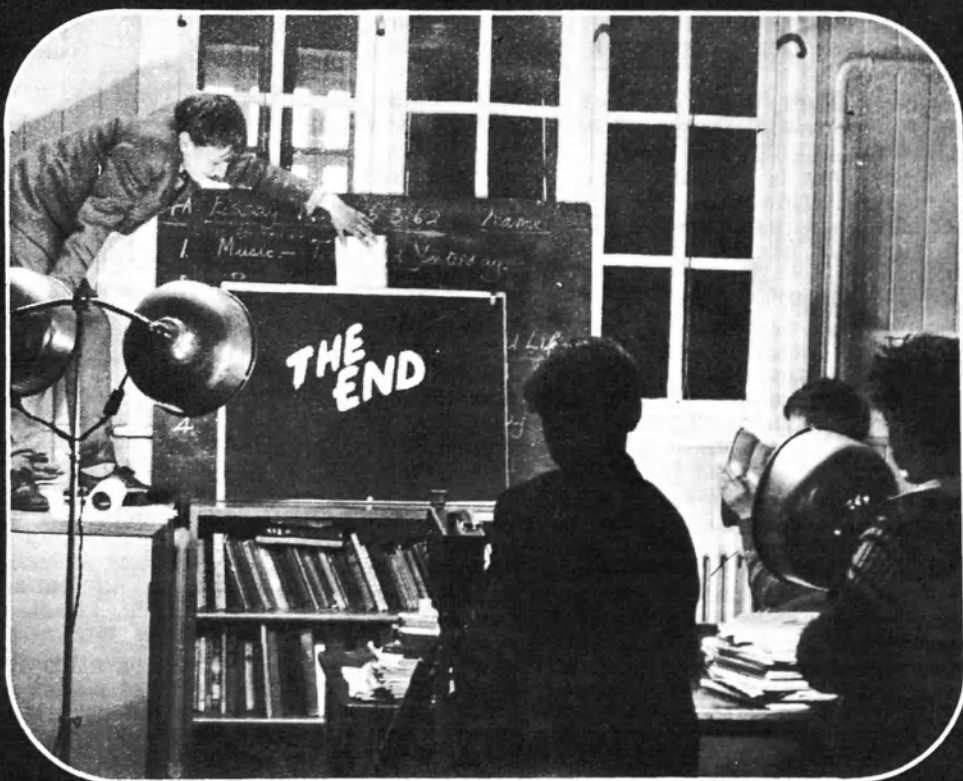




A droite, comment photographier une étoile? Il n'est pas de meilleure « éducation cinématographique » que celle qui s'acquiert en faisant un film. Acteurs et techniciens ne sont autres que les écoliers eux-mêmes. Ci-dessous, une équipe filme le mot « Fin », après avoir achevé un court métrage muet.

## FESTIVAL POUR CINÉASTES EN HERBE

**P**our la première fois, les cinéastes écoliers vont avoir leur Festival international. En 1963, au Lido de Venise, un grand concours mondial va couronner les meilleurs films tournés par les jeunes. Cette compétition, intitulée « Concours de la dixième Muse », est organisée par le Centre International du Film pour la jeunesse (241, rue Royale, Bruxelles). Deux catégories de concurrents sont prévues : les moins de 16 ans et ceux qui ont entre 16 et 18 ans. Les films présentés peuvent être du format 8 mm ou 16 mm, en noir ou en couleurs; mais tous doivent être muets et ne pas dépasser 15 minutes de projection. Cette manifestation porte témoignage de la place qui est enfin accordée au cinéma dans l'éducation des jeunes. La réalisation cinématographique figure déjà au programme de nombreuses écoles, notamment en Angleterre, dans le cadre d'un enseignement destiné à former le goût et le sens critique des élèves. Ces photos en montrent un exemple.



## Où le caissier devient banquier

sera plus incertain. Ainsi s'explique, en dehors des salles spécialisées, cette étrange hétérogénéité des programmes d'une salle qui surprend toujours certains spectateurs qui préfèrent aller voir les films répondant à leur goût que d'aller au cinéma.

Le distributeur a besoin d'un nombre variable de copies d'exploitation. Tout dépend du succès du film, des salles intéressées, d'une sortie massive du film en une période très courte ou d'une sortie plus échelonnée dans le temps. Il fait donc procéder au tirage des copies. Pour la diffusion dans les circuits ruraux et dans une grande partie du secteur non commercial, il lui faut entreprendre des réductions en format 16 mm. Le format professionnel standard est de 35 mm. Le format 16 permet une exploitation plus économique, un déplacement plus aisé des appareils de projection.

Le distributeur devra encore assurer l'expédition des films, vérifier au retour l'état des copies. Tout cela suppose un service technique assez développé selon l'importance de l'entreprise et le volume des contrats de location. Un important service de comptabilité lui sera de surcroît indispensable. Car il est le véritable caissier du cinéma, raison pour laquelle il se transforme souvent en une sorte de banquier de la production.

**U**N organisme corporatif ou étatique — car les administrations fiscales sont intéressées au premier chef par ce contrôle — apporte très souvent ici une aide efficace. En France, par exemple, tous les billets délivrés aux guichets des cinémas sont fournis et comptabilisés par le Centre national de la cinématographie qui reçoit, après la projection de tout programme, un bordereau de déclaration de recettes indiquant notamment les numéros d'arrêt et de départ des billets délivrés au cours des séances.

Dans les pays d'économie socialiste, la distribution est concentrée avec la production au sein d'entreprises nationalisées dépendant de la direction ministérielle du cinéma : *Film Polski* (Régie gouvernementale du cinéma en Pologne), *Ceskoslovensky Film* (le Film tchécoslovaque), *Sovromfilm* (Roumanie), etc.

Ces problèmes de distribution créent assurément des difficultés nouvelles dans les pays en voie de développement où les installations techniques indispensables ne sont pas toujours en nombre suffisant. La pénurie de pellicule vierge, la diversité des langues compliquent encore davantage la solution à donner. C'est pourquoi la Conférence de Bangkok sur le développement des moyens d'information en Asie du Sud-Est (janvier 1960) préconisa la création d'un bureau régional de coopération qui, sans effectuer lui-même les opérations matérielles de distribution, organiserait une coordination entre les services nationaux compétents et produirait des versions en langues locales.

Sans pénétrer au fond de la nature juridique des contrats à la faveur desquels est assurée la distribution des films, deux grandes catégories apparaissent.

Dans la première, le distributeur se voit accorder le droit exclusif d'exploitation d'un film déterminé sur un territoire délimité et pendant une certaine période contre versement d'un prix fixe ou bien contre une participation aux recettes de location. Il peut aussi céder les droits ainsi acquis à un autre distributeur.

Le second type de contrats détermine les conditions générales dans lesquelles les films sont exploités. Par ce contrat, l'exploitant bénéficie de l'autorisation de projection d'une copie d'un film dans une salle déterminée pour un certain nombre de séances à des dates convenues d'avance et moyennant une somme forfaitaire ou un certain pourcentage sur les recettes. Il ne peut céder cette autorisation à un tiers.

Un tel contrat contient généralement des clauses accordant des privilèges en faveur de certaines salles : exclusivité (le bénéficiaire a seul le droit de projeter le film dans une zone et pendant une durée déterminée), priorité (droit de projeter le film avant les autres exploitants), première, deuxième... vision, délais de protection (période précédant ou suivant la projection du film et durant laquelle aucun des exploitants concurrents ne peut projeter le film dans une zone déterminée), etc.

La composition des programmes est variable selon les pays. La coutume généralement adoptée est celle d'une première partie, comprenant les actualités et un ou plusieurs films de court métrage et d'une deuxième partie constituée par le grand film. Mais la formule du « double programme » se développe aujourd'hui. Il s'agit de deux grands films au même programme, pratique regrettable qui entraîne la suppression des courts métrages et l'écllosion de films médiocres dits de « série B ».

D'autres formules apparaissent : le cinéma d'actualités



Photo Nations Unies

Il y a actuellement dans le monde une production importante et variée de films éducatifs. L'Unesco a entrepris d'étudier les différents systèmes appliqués pour apprécier, classer et cataloguer ces films. Les usagers (notamment les pays qui ne produisent pas de films éducatifs) pourront ainsi tirer meilleur parti des films existants. Ci-dessus, image de la vie rurale à Ceylan, pour le film « Un champ en Asie » réalisé par les Nations Unies dans le cadre des projets d'assistance technique à l'Asie.

(journal et magazines d'actualités avec des courts métrages donnant un spectacle d'une heure environ), programmes complets de courts métrages (c'est le cas, par exemple, en Tchécoslovaquie, des cinémas « cas » : le Temps).

Les cinémas d'art et d'essai, groupés au sein de la Confédération internationale des cinémas d'art et d'essai, prennent aujourd'hui un remarquable essor dans le monde en diffusant des programmes de qualité et d'une exploitation commerciale difficile. On ne saurait oublier non plus les séances spécialement destinées à la jeunesse.

Pour les journaux filmés d'actualités, les salles recourent généralement à l'abonnement. Le paiement est calculé au forfait ou au pourcentage, selon la semaine de passage. En Amérique du Sud, le prix de location est souvent un multiple du prix de la meilleure place, pour chaque séance (cinq fois le prix de la place la plus chère au Brésil, dix fois au Paraguay). Dans certains pays, la projection des actualités est obligatoire (République Démocratique Allemande, Argentine, Bulgarie, Espagne, Hongrie, Inde, Israël, Italie, Japon, Pérou, Pologne, Tchécoslovaquie, etc.).

Certains utilisateurs sont abonnés à une cinémathèque de prêt et paient une cotisation pour recevoir un certain nombre de programmes dans une période considérée.

(A suivre.)

# Nos lecteurs nous écrivent

## LE ROULEAU COMPRESSEUR

Autant que j'en puisse juger, vous vous proposez de nous rendre conscients, nous les peuples civilisés et instruits, de la situation des peuples dans les pays sous-développés, et d'aider ceux-ci sur le plan matériel et intellectuel à atteindre un niveau de vie élevé, analogue au nôtre. Il s'agit également de la préservation des animaux sauvages et bestioles extraordinaires, et de l'examen attentif de toutes les choses rampantes, et du coloris de pierres, ce qui, je l'admets, peut fortement contribuer, d'une manière raffinée, à l'avancement des connaissances scientifiques; mais dans quelle direction?

Les buts les plus fondamentaux, les plus réels et les plus accessibles à l'organisation consistent à dispenser la culture et l'éducation aux populations de la terre. Si tous ces grands efforts parviennent à réussir, il en résultera un meilleur des mondes parfaitement uniforme, dénué de contour, et également dénué de culture, de religion, de croyance, et de tout ce qu'un homme solidement adossé à une culture originale ressent en lui-même.

Au siècle où nous sommes, le progrès de la communication s'est avéré un fléau pour chaque culture existant dans le monde. Garantir un courant de pensée entre des civilisations est une entreprise fallacieuse, qui fera naître d'autres entreprises fallacieuses, toutes stériles. A coup sûr un jour viendra où le monde sera uniforme, mais nous ne pouvons tolérer que la culture dominante sélectionne à sa guise telle ou telle partie des cultures « subsidiaires ». Laissons les problèmes mûrir, laissons faire l'évolution et ne cherchons pas à faire une synthèse...

**Michael Ferron,**  
Londonderry,  
Irlande du Nord.

## AJUSTER LES CHIFFRES ET LA GÉOGRAPHIE

Dans votre numéro de juillet-août, sous le titre « Les grandes villes ne cessent de croître », vous publiez une très belle photo du port et de la ville de Buenos Aires. Vous dites que Buenos Aires et sa banlieue comptent 6 millions et demi d'habitants « soit presque la population totale du pays en 1914 ». Cette information est erronée, à moins que vous considériez que la banlieue de Buenos Aires s'étend sur près de 350 kilomètres, au-delà de la ville elle-même.

Selon une étude de Alberto Cataldi, du Centre démographique d'Amérique latine à Santiago, la population de la capitale de l'Argentine, qui comprend toute la ville de Buenos Aires et sa banlieue immédiate, était de 3 795 813 au 30 novembre 1960, date du dernier recensement. Le reste de la province de Buenos Aires, y compris des villes importantes comme La Plata, Mar del

Plata et Bahia Blanca comptait alors 2 938 735 habitants.

En conséquence, la population de 6 743 548 (total des chiffres cités ci-dessus) correspond à la province de Buenos Aires, y compris la capitale fédérale.

**Alexandro Echegoyen,**  
Santiago,  
Chili.

## LA PIRE DES MALADIES

J'ai lu beaucoup de numéros de votre revue, mais vous n'y parlez nulle part de la plus grave maladie des temps modernes. La méfiance que se témoignent les nations du monde peut faire plus de mal que toute autre maladie connue aux populations du monde. Le « Courrier de l'Unesco » est lu un peu partout, vous ne pourriez, à ce propos, avoir plus large audience.

Je me rends compte que le « Courrier » n'est pas un journal politique, mais n'est-il pas possible de consacrer un numéro entier à chacun des pays de l'Unesco... au mode de vie de la population, aux problèmes alimentaires et agricoles, aux services médicaux, aux conditions de travail, aux projets d'avenir... etc.? Si seulement l'homme de la rue, dans quelque pays que ce soit, pouvait comprendre que l'homme de la rue dans les autres pays désire de la vie ce qu'il désire lui-même, il y aurait peut-être une chance de paix dans le monde.

**H. H. King,**  
Londres,  
Angleterre.

## L'EUROPE A L'AVANT SCÈNE

J'aimerais voir dans la revue plus d'articles sur l'Europe, notamment dans la perspective de l'extraordinaire importance qu'aura la Communauté économique européenne, en Europe en général et dans les rapports commerciaux qui en résulteront avec les pays d'Afrique et d'Asie.

**H. C. Sallnow,**  
Cardiff,  
Angleterre.

## LA FAIM ET L'INIQUITÉ

C'est avec émotion que j'ai lu vos articles consacrés à la lutte contre la faim. A l'époque où nous sommes, avec le machinisme qu'il y a de par le monde, la faim ne devrait plus exister depuis longtemps.

Hélas! ce redoutable fléau survivra tant qu'il n'y aura pas une juste répartition des biens de consommation. Rien qu'en France, il y a des dizaines de milliers de personnes sous-alimentées qui vivotent avec des salaires, ou des retraites absolument indignes d'un pays qui se veut progressiste.

Personnellement, je crois que le plus

grand fléau du monde est encore l'argent, et tant qu'il trônera, la faim, elle, continuera ses ravages.

Les pays soi-disant civilisés parlent d'aide aux pays sous-développés; qu'ils commencent d'abord par se développer eux-mêmes, surtout moralement, car ils en ont bien besoin!

**André Tosolin,**  
Clermont-Ferrand  
(Puy-de-Dôme), France.

## L'ART DE VOYAGER

Les voyages m'intéressent particulièrement. J'ai récemment voyagé en Turquie, en passant par la Yougoslavie, la Grèce et la Crète, en empruntant tous les moyens de transport existants — en charrette à bœufs, à âne, à piédon, en stop — et en comptant sur l'hospitalité des gens pour me nourrir. Chacun faisait tout ce qu'il pouvait pour m'aider, et la gentillesse de tous au cours de mon voyage m'a fait une profonde impression. Depuis lors, j'ai repris la route souvent, voyageant toujours de la même manière, en rencontrant des gens et en échangeant des idées avec eux. Ce qui m'a donné le désir de me rendre au Moyen-Orient et en Extrême-Orient, mais alors je voudrais travailler pour une organisation. Je vous serai reconnaissante de m'aider et de m'indiquer comment il est possible de trouver un travail de ce genre.

**Barbara Bastian,**  
Londres, Angleterre.

N.D.L.R. — *Les jeunes gens des deux sexes qui désirent travailler à l'étranger peuvent entrer en rapport avec le Comité de Coordination du Mouvement International des camps de volontaires, 6, rue Franklin, Paris (16<sup>e</sup>), France. Nous publierons prochainement un article sur les Camps de volontaires.*

## LA MUSIQUE DES PATRIES

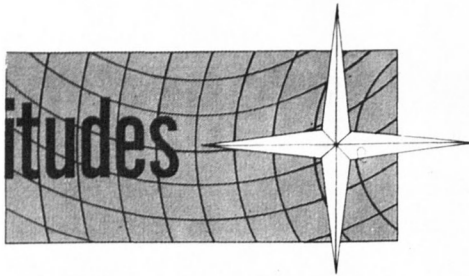
Je ne puis admettre l'affirmation de Peter Lengyel (novembre 1962): « Orlandus Lassus et Josquin des Prés en Flandre. »

Jamais Condé, patrie de Josquin des Prés et Mons, patrie de Roland de Lassus, n'ont fait partie de la Flandre du XV<sup>e</sup> ou du XVI<sup>e</sup> siècle. Condé et Mons ne furent jamais flamandes. Ces deux villes firent partie du « Comté de Hainault ». Lassus et des Prés furent deux Galli, comme l'on disait alors de ce temps, deux Wallons comme l'on doit dire dans un langage adapté à notre XX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas au moment où les Wallons font face à la Flandre que « Le Courrier de l'Unesco » doit jeter de l'huile sur le feu.

**Charles Becquet,**  
Fondation Charles-Plisnier,  
Bruxelles,  
Belgique.



# Latitudes et Longitudes



## RENÉ MAHEU, DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNESCO

La douzième session de la Conférence générale de l'Unesco, réunie à Paris, a élu M. René Maheu, directeur général de l'Unesco, le 14 novembre 1962. La durée de son mandat est de six ans. Aucun directeur général n'avait encore été élu à une aussi forte majorité : 89 délégations sur 99 ont voté pour M. Maheu. Il était directeur général par intérim depuis la démission de M. Vittorino Veronese en 1961.

Né à Saint-Gaudens (France) en 1905, ancien élève de l'École normale supérieure, M. Maheu a enseigné la philosophie à l'Université de Cologne, à l'Institut français de Londres, et au Collège franco-musulman de Fez, de 1931 à 1942. Il est entré à l'Unesco en septembre 1946, chargé de la Division de la libre circulation de l'information. En 1949, il fut appelé par M. Jaime Torrès Bodet, alors directeur général de l'Unesco à la direction de son cabinet. Il fut nommé sous-directeur général en 1954 par M. Luther E. Evans, puis, avec le même rang, représentant de l'Unesco auprès de l'Organisation des Nations unies à New York en novembre 1955. Ayant repris ses fonctions au siège en décembre 1958, il fut nommé en décembre 1959 directeur général adjoint par M. Vittorino Veronese.



Photo Dominique Roger - Unesco

Annonçant l'élection, le président de la Conférence générale, M. Paulo E. de Berrido Carneiro, du Brésil, a déclaré qu'il se réjouissait du choix de M. Maheu « émanation même du Secrétaire de l'Unesco, donc un homme international ».

facultatif, dans les écoles et les universités de la Grèce.

**L**ANIERES D'ACIER CONTRE SEISMES. A la suite du terrible tremblement de terre qui sévit en Iran sur une étendue de 57 000 km carrés, un ingénieur chargé de mission pour l'Unesco a proposé de ceinturer les maisons de torchis de lanières d'acier ; elles résisteraient ainsi aux séismes. Cette méthode, analogue à celle qui consiste à renforcer une caisse d'emballage, permet de prévenir l'écartement des murs, donc d'empêcher l'effondrement des toits sur les occupants.

**S**ECOURS PAR VOIE DES AIRS. L'Australie qui avait créé un service de médecins volants à la disposition des zones isolées vient de lancer un autre service médical aérien — les secouristes parachutistes. La St. John's Ambulance Brigade forme sa première équipe dont les membres sont déjà des parachutistes amateurs.

**M**EDUSE ELECTRONIQUE. Un appareil électronique conçu par les biophysiciens de l'Université de Moscou est basé sur le système auditif de la méduse,

lequel perçoit les infra-sons d'une tempête qui survient. L'appareil est capable non seulement de prévoir une tempête 15 heures à l'avance, mais aussi d'évaluer sa violence et son parcours.

**T.V. AU JARDIN D'ENFANTS.** Les enfants de plus de 100 écoles maternelles du Venezuela bénéficient d'un programme quotidien de télévision, émis par le Ministère de l'Education à Radio Caracas, et comprenant des pièces de théâtre, des films et des histoires. Les spécialistes vénézuéliens jugent que l'enseignement audio-visuel aide à développer les facultés créatrices et le don d'observation de l'enfant et élargit son vocabulaire, outre qu'il lui permet d'apprendre plus facilement à lire et à écrire.

**MONACO ET LA PHILATHELIE.** Un timbre sera émis en 1963 par l'Office Monégasque des Emissions de timbres-poste pour célébrer la Scolatex II, concours de Calligrammes Philatéliques, ouvert aux enfants et jeunes gens de tous pays à condition qu'ils soient âgés de moins de 18 ans. L'initiative de la Scolatex est due à la Commission Nationale Monégasque pour l'Unesco. Toute demande de renseignement doit être adressée au Commissaire Général de Scolatex II, Commission Nationale Monégasque pour l'Unesco, B.P. 9, Monaco.

## En bref...

■ Un navire soviétique non magnétique, le Zarya, effectue un voyage de 51 200 km autour de la Terre pour poursuivre la carte magnétique des océans qui avait été commencée pendant l'Année Internationale de Géophysique.

■ Plus de 650 000 arbres fruitiers et de haute futaie ont été plantés à Ceylan pendant les six premiers mois de l'année dernière, dans le cadre de la campagne pour les plantations. Plus de la moitié viennent de pépinières créées par les écoliers et les sociétés rurales.

■ Un Institut régional asiatique pour les constructions scolaires, patronné par l'Unesco, a été ouvert à Bandoeng, Indonésie. D'autres centres spécialisés, du même genre, fonctionnent à New Delhi (planification et administration de l'éducation) ; Bangkok (Office régional pour l'éducation) et Manille (formation des professeurs).

■ 38 pays participent au programme des Bons de l'Unesco, permettant aux pays qui en ont le plus grand besoin de se procurer des livres scolaires et de l'équipement scientifique et éducatif, payables dans la monnaie nationale. La valeur totale des bons émis depuis 1948 dépasse 48 500 000 dollars.

**MUSIQUE DE L'ORIENT.** Toute commande de disques « Musique de l'Orient » (V. « Courrier », juin 1962) doit être adressée aux « Disques Valois », 19 bis, rue de Vanves, Boulogne-sur-Seine (Seine), France. Prix du disque : 38,55 fr. français.

**UNE DECENNIE HYDROLOGIQUE.** Un peu partout dans le monde, l'accroissement de la population, de l'agriculture et de l'industrie fait craindre une pénurie d'eau, et même dans les pays les plus favorisés. Une commission d'experts de l'Unesco examine ce problème alarmant. Un programme international à long terme permettrait de jeter un jour nouveau sur les problèmes généraux de la physique du globe, et de prendre des dispositions rationnelles pour la mise en valeur et l'aménagement des ressources hydrauliques.

**VEGETATION SOUS CONTROLE.** On a inauguré récemment à Canberra, Australie, un phytotron automatique, l'un des ensembles les plus modernes et les plus complets pour l'étude de la croissance des plantes. Cette installation qui a demandé 4 ans de recherches et de travaux peut reproduire toutes les conditions climatiques connues. Elle va permettre d'intensifier la production agricole mondiale dont la progression ne correspond pas à l'accroissement constant de la population du globe.

34 **ESPERANTO DANS LES ECOLES GRECQUES.** L'enseignement de l'espéranto vient d'être rendu officiel, à titre

peintures romanes  
espagnoles



UNESCO - LE GRAND ART EN LIVRES DE POCHE

# L'ART EN LIVRES DE POCHE

le volume  
3,50 F (français)

peintures des tombeaux  
et des temples égyptiens



UNESCO - LE GRAND ART EN LIVRES DE POCHE

icônes russes



UNESCO - LE GRAND ART EN LIVRES DE POCHE

miniatures persanes

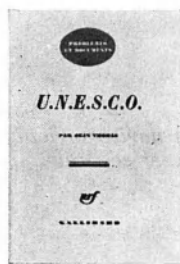


UNESCO - LE GRAND ART EN LIVRES DE POCHE

Nombreuses reproductions et planches hors texte en couleur. Publiés en 6 langues (français, anglais, espagnol, italien, allemand, néerlandais) et 8 éditions. Edition française : Flammarion, 26, rue Racine, Paris-6<sup>e</sup>. En vente dans toutes les librairies.

Les 4 premiers volumes :

ICONES RUSSES  
PEINTURES ROMANES ESPAGNOLES  
MINIATURES PERSANES  
PEINTURES DES TOMBEAUX ET DES TEMPLES ÉGYPTIENS



## UN LIVRE A LIRE

U.N.E.S.C.O. par Jean Thomas,  
Gallimard éditeur, 1962.  
Prix 13,50 f. français (v. art. p. 26)  
Dans toutes les librairies, y compris  
la Librairie de l'Unesco.  
C.C.P. 12.598.48 Paris - France

Ce livre n'est ni une étude savante, ni un panégyrique, pas plus qu'un recueil de souvenirs. C'est un témoignage véridique et personnel.

# Agents de vente des publications de l'UNESCO

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (Voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

**ALBANIE.** N. Sh. Bocimeve, Naim Frasheri, Tirana. — **ALLEMAGNE.** : R. Oldenbourg Verlag, Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8. Unesco Kurier (Edition allemande seulement) Bahnenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650. (DM 8). — **AUTRICHE.** Verlag GeorgFromme et C<sup>o</sup>, Spengergasse 39, Vienne V. (Sch. 60.-) — **BELGIQUE.** Editions " Labor " 342, rue Royale, Bruxelles 3 N. V. Standaard-Boekhandel, Belgiëlei 151, Anvers. Seulement pour le « Courrier » (100 FB) et les diapositives (448 FB) : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles. C. C. P. 338.000. — **BRESIL.** Librairie de la Fundação Getulio Vargas, 186, Praia de Botafogo, Caixa Postal 4081, Rio de Janeiro. — **BULGARIE.** Raznoiznos, 1, Tzar Assen, Sofia. — **CAMBODGE.** Librairie Albert Portail, 14, avenue Bouilloche, Phnom-Penh. — **CANADA.** Imprimeur de la Reine, Ottawa, Ont. (\$ 3.00). — **CHILI.** Editorial Universitaria, S.A., Avenida B. O'Higgins 1058, casilla 10220, Santiago. « Le Courrier » seulement : Comisión Nacional de la Unesco en Chile, Calle San Antonio, 255-7 Piso, Santiago. — **CONGO.** Le Libraire, Institut politique congolais B. P. 23-07 Léopoldville. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard A/S, Tidsskriftalderingen 6, Nørregade, Copenhague K. (Kr. 12). — **ES-**

**PAGNE.** Libreria Cientifica Medinaceli, Duque de Medinaceli. 4, Madrid, 14. Pour le « Courrier de l'Unesco » : Ediciones qeroamericanas, S.A., calle de Oñate 15 Madrid, Pts 90). — **ÉTATS-UNIS.** Unesco Publications Center, 801, Third Avenue, New York 22, N.Y. (\$ 5) et, sauf pour les périodiques : Columbia University Press, 2960 Broadway, New York 27, N.Y. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (mk. 540). — **FRANCE.** Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris, C.C.P. 12.598-48. (F. 7.00). — **GRÈCE.** Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes. — **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HONGRIE.** Kultura, P. O. Box 149, Budapest 62. — **ILE MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30 Bourbon Str. Port-Louis. — **INDE.** Orient Longmans Private Ltd. : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay 1; 36a, Mount Road, Madras 2. Gunfoundry Road, Hyderabad 1; Kanson House, 24/1 Asaf Ali Road, P. O. Box 386, Nouvelle-Delhi. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran. — **IRLANDE.** The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin (10/-). — **ISRAËL.** Blumstein's Bookstores, Ltd., 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. (1\$ 5.50). — **ITALIE.** Libreria Commissionaria Sansoni, via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence (lire 1.200), et, sauf pour les périodiques : Bologne : Libreria Zanichelli, Portici del Pavaglione. Milan : Hoepli, via Ulrico Hoepli, 5. Rome : Libreria Internazionale rizzoli, Galleria, colonna, Largo Chigi e Libreria Internazionale Modernissima, via della Mercede 43-45 Turin : Libreria Paravia, via Garibaldi, 23. — **JAPON.** Maruzen Co Ltd, 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokio Central, Tokyo (Yen 670). — **LIBAN.** Librairie Antoine A. Naulaf et Frères B. P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand'Rue, Luxembourg. — **MAROC.** Centre de

diffusion documentaire du B.E.P.I., 8, rue Michaux Bellaire, Boite postale 211, Rabat. (DH : 7,17). — **MAR TINIQUE.** Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier B.P. 208 Fort-de-France. (N.F. 7,00). — **MEXIQUE.** Editorial Hermes, Ignacio Mariscal 41, Mexico D. F., Mexique (\$ 18 M. mex.). — **MONACO.** British Library, 30, Bld des Moulins, Monte-Carlo (NF. 7,00). — **NORVÈGE.** A.S. Bokhjornet, Lille Grensen, 7, Oslo. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Stortingsgt. 4, Oslo. (Kr. 13,20). — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex, Av. de la Victoire, Immeuble Paimbouc, Nouméa (130 fr. CFP). — **PAYS-BAS.** N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, La Haye (fl. 6). — **POLOGNE.** « RUCH » Ul. Wlotoza Nr. 46, Varsovie 10 (zl. 50). — **PORTUGAL.** Dias & Andrada Lda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** Cartime'x Str. Aristide-Briand 14-18. P.O.B. 134-135, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (10/-). — **SÉNÉGAL.** La Maison du livre, 13, av. Roune, Dakar. — **SUÈDE.** A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm, 16. Pour « Le Courrier » seulement : Svenska Unescoradet, Vasagatan 15-17, Stockholm, C. (Kr. 7,50). — **SUISSE.** Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich. C.C.P. Zürich VIII 23383. Payot, 40, rue du Marché, Genève. C.C.P. 1-236. Pour « Le Courrier » seulement : Georges Losmaz, 1, rue des Vieux-Grenadiers, Genève, C.C.P. 1-4811 (Fr. 5 8). — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** Artia Ltd, 30, Ve Smečkáč, Prague 2. — **TUNISIE.** Société Nationale d'édition et de diffusion, 10, rue de Russie, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Unesco Centro de Cooperación Científica para America Latina, Bulevar Artigas 1320-24, Casilla de Correo 859, Montevideo (20 pesos). — **VIETNAM.** Librairie Papeterie XuanThu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YUGOSLAVIE.** Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27/11, Belgrade.





Photo © Unesco

**LIVRES DE POCHE UNESCO** Patron des paysans et incarnation des forces de la lumière, saint Georges a souvent inspiré les peintres d'icônes. Ce Saint-Georges (Ecole de Novgorod, fin du XIV<sup>e</sup> siècle, actuellement au Musée Russe, Léninegrad) est l'une des nombreuses reproductions en couleur qui illustrent le volume "Icônes Russes", publié dans la nouvelle série "Unesco. Le Grand Art en livres de poche" (voir p. 26).